

ATLAS

DE LA REGION DE

MANOMBO - BEFANDRIANA SUD

COMMENTAIRES

=====

G. DANDROY

O.R.S.T.O.M.

Tananarive

1969

ATLAS
de la région de
IANOMBO - BEFANDRIANA-SUD
COMMENTAIRES

G. D A N D O Y

INTRODUCTION

A) Conditions de l'étude

Cette étude a été réalisée à la demande du Ministère de l'Agriculture, de l'Expansion Rurale et du Ravitaillement de la République Malgache d'après les lettres-contrat MAER 2164 et 2165. En nous offrant les moyens financiers nécessaires, les services du MAER nous demandaient de leur présenter une vue d'ensemble des problèmes humains de la région de Manombo, Befandriana-Sud à partir d'une série de cartes thématiques commentées. Une telle proposition présentait pour nous un double intérêt : d'une part, elle mettait à notre disposition les moyens sans lesquels la réalisation d'un atlas régional était impossible, d'autre part, le type d'étude demandé s'intégrait parfaitement au thème de recherche "cartographie régionale" proposé par le comité technique de Géographie de l'O.R.S.T.O.M. En outre, le cadre du travail était suffisamment souple pour nous permettre d'orienter notre recherche sur les sujets qui nous paraissaient les plus pertinents.

L'ensemble des conditions favorables ainsi rassemblées nous ont permis de réaliser cet atlas en un peu plus de 10 mois dont 4 mois passés sur le terrain et 6 mois de travaux de préparation d'enquête, dépouillement, rédaction des cartes et des commentaires. De cette tâche, notre assistant Bernard HARRISON a pris une part importante. Nous avons également été aidé par M. J.M. MARCHAL, géographe coopérant militaire, qui, pendant plus de 2 mois a assuré la responsabilité de l'étude du périmètre d'Ankililoaka. Nous sommes également redevable de l'important travail fourni par les 5 enquêteurs recrutés sur place et par les dessinateurs de l'O.R.S.T.O.M.

B) Méthodes suivies

La réalisation de cet atlas supposait une série d'enquêtes portant sur l'ensemble de la région et destinées à "quantifier" et "spatialiser" le maximum de phénomènes pouvant être cartographiés. Compte tenu de cet objectif et des conditions

...

et moyens de travail, notre démarche s'est faite en trois temps .

1ère étape

Notre première tâche fut de rechercher la documentation existante. On peut considérer trois sources de renseignements :

- la documentation administrative : (monographies de canton, rapports des services agricoles, statistiques des syndicats des communes et relevés des transactions sur les marchés de bovidés...).
- la documentation cartographique : (cartes topographiques et précartes de l'IGN au 1/100.000, cartes géologiques et cartes forestières au 1/500.000) ; les missions photographiques aériennes de l'IGN (N° 104, 1954 et 205, 1966), les plans du Génie rural et enfin les cartes de repérage du Service des Domaines.
- les diverses études déjà réalisées sur les régions avoisinantes en particulier le Bas-Mangoky et la région d'Ankazoabo.

Une quatrième source, les archives nationales, n'a pu être exploitée, faute de temps.

Après cet inventaire de la documentation, une première enquête a été réalisée sur tous les villages du périmètre à étudier. Cette première enquête nous permettait tout d'abord d'entrer en contact avec le terrain, d'en mesurer toutes les nuances et les diversités. Elle avait également pour but de compléter et de préciser certaines données fournies en particulier par les monographies cantonales.

A l'issue de cette première étape, nous avons pu établir une série de cartes provisoires rapidement commentées et déterminer les principaux problèmes sur lesquels serait axée notre recherche. (Cf. Note sur les premiers résultats des recherches menées dans la plaine de Befandriana-Sud).

2ème étape

A partir de cette reconnaissance générale, devaient possibles la préparation et la réalisations de plusieurs enquêtes portant sur les activités de production et d'échange à l'échelle régionale.

Seize villages choisis, comme représentatifs des diverses situations dans lesquelles peuvent se trouver les communautés rurales de la région, ont été étudiés. Le sondage par choix raisonné porte sur 2.543 habitants appartenant à 570 familles. Une attention particulière a été portée à la partie de la plaine de Befandriana-Sud où des aménagements hydro-agricoles et une action de vulgarisation intensive ont de fortes chances d'être réalisés.

Le questionnaire posé à chacune des familles des villages choisis exigeait une certaine simplicité dans la mesure où nous ne disposions que d'un temps d'enquête restreint. Il comportait :

- un dénombrement démographique par grandes classes d'âge
- des renseignements sur l'équipement du ménage et de l'exploitation
- un dénombrement du troupeau
- quelques questions sur les revenus et les dépenses
- des données sur le mode de mise en valeur, les techniques et la production pour chacune des cultures pratiquées.

Le but de ce travail était de préciser par des exemples concrets et mesurables des faits repérés au niveau régional. Il nous permettait par ailleurs d'étudier et de comparer les différents types de mise en valeur et d'économies villageoises en fonction de la diversité ethnique, des différences dans le milieu naturel etc...

Alors que ces deux premières enquêtes portaient essentiellement sur les conditions de la production, les autres, au contraire, intéressaient les activités d'échange.

• Les marchés de bovidés ont été analysés à partir des cahiers de contrôle des marchés et d'enquêtes sur les lieux mêmes de la commercialisation.

• Il en est de même pour l'étude de la commercialisation du pois du Cap et des arachides pour laquelle les statistiques des syndicats des communes ont été très précieuses.

• Enfin, une enquête chez tous les commerçants de la région nous a permis de compléter notre documentation sur les circuits d'échange, l'importance et les modalités des transactions.

A la fin de cette deuxième étape, l'ensemble de la documentation ainsi rassemblée nous ouvrait la possibilité d'exprimer sur cartes les aspects les plus importants de la vie économique régionale.

3ème étape

Le dépouillement des enquêtes et d'exploitation graphique des résultats acquis ont constitué la 3ème phase de notre étude.

Une première série de 5 cartes a été établie à partir de la combinaison d'éléments d'information déjà existants et des résultats de nos enquêtes :

- 1 - carte de l'implantation de la population au 1/150.000
- 2 - carte de la densité de population au 1/500.000
- 3 - carte de l'infrastructure au 1/150.000
- 4 - carte des aménagements hydro-agricoles et des points d'eau au 1/150.000
- 5 - carte de la collecte et du commerce de détail au 1/150.000

...

Une seconde série a été rédigée à partir de données statistiques issues du dépouillement des registres administratifs.

- 6 - carte de la commercialisation du pois du Cap en 1967 (sur l'ensemble de la côte Ouest) au 1/500.000
- 7 - carte de la production d'arachide et de pois du Cap en 1967 au 1/150.000
- 8 - carte de la commercialisation du pois du Cap et des arachides en 1967
- 9 - carte des marchés de bovidés au 1/500.000
- 10 - carte foncière en 3 coupures au 1/50.000
- 11 - carte de la pluviométrie au 1/500.000

Enfin, nous avons réalisé une troisième série de cartes issues de l'interprétation des photographies aériennes :

- 12 - carte du milieu naturel au 1/150.000
- 13 - carte de la végétation de la plaine de Befandriana au 1/50.000
- 14 - carte d'occupation du sol en 1954 (2 coupures)
- au 1/50.000
- 15 - carte d'occupation du sol en 1967 (2 coupures)
au 1/50.000.

On remarquera la diversité des échelles employées. La variété des phénomènes à cartographier ne nous a pas permis d'utiliser toujours la même échelle. Nous avons donc été amenés à choisir 4 échelles différentes :

- au 1/500.000 ont été réalisées les cartes exprimant les liaisons inter-régionales (carte de la commercialisation des bovidés) ou des faits demandant à être replacés dans un contexte plus vaste que la petite région étudiée (carte de la pluviométrie).

...

- c'est au 1/150.000 qu'ont été rédigées la majeure partie des cartes régionales. Cette échelle, rarement usitée, a été choisie car elle était la seule à permettre l'expression des divers phénomènes régionaux sur une carte d'un format relativement pratique.
- le 1/50.000 nous a semblé être l'échelle la plus adaptée pour certaines cartes issues d'une photo-interprétation des missions aériennes de l'IGN ainsi que pour les cartes foncières.

C) Remarques sur la valeur des données statistiques

Avant de commenter ces cartes, il semble important de "relativiser" la valeur des statistiques qui nous ont permis de les établir. Selon leur origine, nous pouvons considérer 3 types de données chiffrées :

- les statistiques d'origine administrative
- les données comptables dépouillées par nos soins
- les résultats de nos enquêtes.

Il est de notoriété publique que la première catégorie est d'une valeur très discutable. Cependant, en l'absence d'autre source, nous avons dû, dans un premier temps, nous fonder sur ces renseignements dont nous ne pouvons mesurer le degré de certitude. Ce n'est qu'à partir des résultats de nos observations et de nos enquêtes qu'une critique pouvait en être faite. C'est par exemple dans le domaine du comptage de la population des villages que les erreurs les plus grossières ont été relevées. Ainsi, le village d'Antanimiheva qui selon les monographies cantonales comptait 2.500 habitants en 1967 n'en regroupait, après comptage des familles, que 1.500 environ.

Les résultats de nos propres enquêtes ne peuvent cependant pas être pris à la lettre. Faute d'informatique ayant quelque notion de la précision, ils ne sont également que des approximations. Mais, connaissant les conditions dans lesquelles, ils ont été obtenus, nous sommes à même d'en estimer la valeur.

Il est certain par exemple que les chiffres fournis par les commerçants pakistanais sur leurs transactions ne donnent qu'une idée très vague, sinon parfois erronée de la réalité. Nous pensons cependant que de telles données, aussi imprécises soient-elles, permettent de définir les principales caractéristiques des échanges commerciaux dans cette région.

Seuls les chiffres issus des données comptables offrent une relative précision. Il s'agit de la comptabilité des centres d'achat du syndicat des communes et des cahiers de contrôle des marchés de bovidés. Nous classerons également dans cette catégorie les renseignements fournis par le service des Domaines en ce qui concerne les surfaces immatriculées.

En conclusion, nous tenons à affirmer le caractère souvent imprécis dans le détail des informations portées sur les cartes de cet atlas. Le commentaire, conçu comme le complément indispensable des cartes, a d'ailleurs pour but d'en nuancer les affirmations parfois brutales.

Notre exposé suivra un plan classique. Une première partie sera consacrée à la description du contexte physique et humain ; une deuxième partie traitera des activités de production et sera suivie, en troisième partie, par une analyse des échanges. Dans la conclusion, enfin, nous soulignerons les problèmes posés par l'évolution récente.

I - LE CONTEXTE PHYSIQUE ET HUMAIN

A) Présentation générale

Tel que le fait apparaître le croquis de localisation ci-joint (carte n° 1), notre périmètre d'étude se présente comme un vaste couloir bien individualisé entre deux domaines physiques très différents. (Ses dimensions : 100 Km du Sud au Nord, entre Manombo et Befandriana pour une largeur variant entre 10 et 30 Km). Ses limites naturelles sont dans l'ensemble extrêmement nettes.

- Au Sud et à l'Ouest, elles correspondent strictement à la lisière du bush, appelé encore forêt épaisse des Mikea ;

- A l'Est, elles suivent les premiers reliefs du Massif du Mikoboka et ses prolongements septentrionaux marqués par l'isohypse de 300 mètres ;

- Seule la limite Nord a été sur ce plan fixée arbitrairement. Certes, d'un point de vue strictement géographique, nous aurions dû intégrer à notre étude, l'ensemble du bassin du Lac Ihotry mais l'objectif pratique n'exigeait pas cette extension dans la mesure où aucune intervention n'était prévue au Nord de Befandriana.

A cette individualité physique entre, d'une part le bush, d'autre part la montagne, correspond une individualité humaine. En effet, bush et montagnes sont des zones ingrates extrêmement peu peuplées. Ce couloir naturel qu'emprunte la route reliant Tuléar au Mangoky est en même temps la seule zone offrant des conditions relativement favorables au peuplement (en particulier ressources en eau et sols d'apport). Il n'est donc pas étonnant que, sur la carte de localisation de la Population de Madagascar (1), cette zone se traduise par une traînée de points au milieu d'un désert.

...

(1) - Madagascar - Carte de densité et de localisation de la population - P. Gourou - Editions CENUBAC et ORSTOM.

Sur ce double plan physique et humain, notre domaine d'étude s'individualise donc avec beaucoup de netteté. Il nous appartient maintenant de décrire plus précisément les principales composantes du milieu naturel de cette région.

B) Les composantes du milieu naturel

a) La topographie : Dans l'ensemble, depuis le pied du Massif du Mikoboka jusqu'à la côte les altitudes s'abaissent progressivement de 300 m environ. Cette vaste plaine côtière n'est cependant pas uniforme sur le plan topographique. Nous pouvons en effet distinguer trois unités topographiques et hydrographiques :

1° le bassin du Lac Ihotry dont le niveau de base se trouve à 50 m d'altitude ;

2° le bassin de la Manombo avec ses affluents Androka et Ranozaza ;

3° la forêt Mikea, zone sableuse à topographie très molle et sans écoulement de surface sauf aux abords du Lac Namonty. Le contact entre la zone des sables et les bassins de l'Ihotry et de la Manombo est marqué par un petit accident topographique en particulier à l'Ouest d'Ankililoaka et aux abords du Lac Ihotry.

Les deux bassins qui nous intéressent sont donc caractérisés par l'absence de contrastes topographiques très marqués. Les seuls reliefs notoires sont les cinq pointements volcaniques remarquables sur la carte du milieu naturel près du village de Betioky-Nord, à proximité de la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Manombo et celui du lac Ihotry. Ils se présentent comme des petits dômes, dominant d'une cinquantaine de mètres la vallée de l'Androka.

Ce relief dans l'ensemble très peu accusé favorise incontestablement la circulation et la mise en valeur. Cependant, en dépit de pentes très faibles (la partie centrale de la plaine de Befandriana a une pente moyenne qui ne dépasse pas 0,5 %) et compte-tenu du type de pluviométrie, l'érosion est un facteur qu'une mise en valeur rationnelle doit considérer.

b) Géologie - Hydrogéologie : La coupe ci-jointe permet de résumer les grandes lignes de la Géologie de cette région. Les épaisses couches de calcaire éocène et calcaires et basaltes crétacé qui constituent le massif du Mikoboka plongent brutalement et disparaissent sous la couverture éogène. De ce fait, le rebord occidental du massif calcaire prend l'aspect d'une falaise dont la rectitude suggère l'existence d'une fracture (1). De fait, les cartes géologiques montrent l'existence d'une faille qui limiterait à l'Ouest les affleurements de l'éocène depuis Tuléar jusqu'au droit de Manombo. D'après les recherches géologiques récentes, la tectonique de cette région serait essentiellement cassante et deux grandes failles probables, de direction Sud Sud-Est - Nord Nord-Ouest, sépareraient notre région en deux compartiments tectoniques.

A l'intérieur de notre domaine d'étude proprement dit cette structure faillée n'est guère suggérée que par cet alignement de necks basaltiques post-éocènes proche de Betsioky Nord. Par ailleurs des affleurements éocènes sont signalés à l'Ouest du plateau de Beravy et à proximité de la source Mandovy dans la plaine de Befandriana (2). Dans l'ensemble, le soubassement éocène est recouvert par un épais manteau de sédiments néogènes, véritable carapace sableuse d'une épaisseur de 100 m environ.

Les données de la géologie se révèlent particulièrement importantes dans la mesure où elles expliquent l'alimentation en eau de cette région. La présence d'importantes résurgences (à Amboboka près d'Ankililoaka, source Mandovy et sources d'Antanimihova dans la plaine de Befandriana - cf. carte des aménagements - hydro-agricoles et des points d'eau) a attiré l'attention des hydrogéologues. Des études récentes (3) ont montré l'existence d'un bassin hydrogéologique dans la plaine de Befandriana. Selon M. CASTANY, trois couches aquifères principales ont été reconnues :

...

-
- (1) H. BESAIRIE et P. PAVLOVSKY - Etude géologique des feuilles Manera - Manombo - Bureau Géologique Tananarive 1951., 19 p., et suivantes.
 - (2) cf. Rapport sur la zone Masikoro - Ch. A. DOMERGUE - Min. de l'Industrie et des Mines Tananarive 1965.
 - (3) Rapport sur la zone Masikoro - Ch. A. DOMERGUE - op. cit., Exploration hydrogéologique par prospection électro-sismique et forages du bassin de Befandriana-Antanimihova (SO malgache).
Par R. LESSARD et Projet : Eaux souterraines du SO de Madagascar. Compte-rendu de mission de M. CASTANY.

1° une nappe phréatique dans les dépôts récents. C'est la nappe utilisée par les puits ou "vovo" traditionnels ;

2° une nappe artésienne dans les sables grossiers et grès du néogène continental ;

3° une nappe artésienne dans les calcaires éocènes formant le réservoir principal. Cette dernière se trouve à une profondeur variant entre 10 et 155 mètres.

L'évaluation des ressources en eau de ces nappes artésiennes fait actuellement l'objet d'études, les estimations variant entre $1\text{m}^3/\text{s}$ et $3\text{m}^3/\text{s}$. La découverte de ces ressources en eau artésienne ouvre pour la plaine de Befandriana des possibilités de mise en valeur relativement importantes. Déjà l'existence de quatre forages éruptifs débitant au total 100 l/s environ a permis la mise en valeur de plusieurs dizaines d'hectares de terre. Même si, après étude et réalisation de nouveaux forages, le débit actuel n'était multiplié que par 10, l'exploitation des nappes artésiennes serait pour la région de Befandriana un notable facteur de développement. Cette découverte est d'autant plus importante qu'elle est faite en un moment où l'on parle d'assèchement du climat.

c) Le climat et le problème de l'assèchement

La carte de la pluviométrie fait apparaître deux phénomènes :

- les précipitations croissent à mesure que l'on s'éloigne de la côte, passant de 453,7 mm à Morombe à plus de 900 mm sur le massif du Mikoboka ;
- les grandes vallées correspondent à des golfes de sécheresse, ainsi la vallée de l'Onilahy, ainsi dans une moindre mesure la vallée du Mangoky.

Entre Tuléar et le Mangoky, nous pouvons considérer trois zones à pluviométrie variable :

- la zone côtière où les précipitations sont inférieures à 500 mm ;
- la zone intermédiaire qui reçoit entre 500 et 850 mm.
- la zone montagneuse où le total des pluies dépasse 850 mm.

Notre périmètre d'étude est presque totalement compris dans la zone de pluviométrie moyenne. Seul le Poste de Manombo accuse un total de précipitations inférieur à 500 mm. Cette pluviosité importante dans une zone considérée généralement comme aride ou sub-aride est due, semble-t-il, à sa position de piedmont. La barrière montagneuse constituée par le Mikoboka et ses prolongements septentrionaux provoque sans doute des pluies orographiques.

En nous fondant sur les relevés des Postes de Befandriana (moyenne 1938-1966) et d'Ankaraobato (moyenne 1961-1968) nous décrivons les grandes caractéristiques de l'année climatique moyenne :

Les courbes de pluviométrie d'Ankaraobato et de Befandriana se ressemblent et traduisent très clairement l'opposition entre les deux saisons climatiques : la saison sèche et la saison des pluies (cf. graphiques).

La saison sèche débute au mois d'Avril et s'achève en Novembre. Elle se caractérise par :

- des pluies rares et peu importantes - (en moyenne 12 jours de pluie à Ankaraobato et 7 jours à Befandriana pendant les 7 mois de saison sèche).

Ces pluies représentent respectivement 15% des précipitations annuelles à Ankaraobato et 9,3% à Befandriana.

Nous noterons au passage les différences climatiques entre ces deux postes éloignés d'une centaine de Km, à savoir une saison sèche relativement moins marquée à Ankaraobato qu'à Befandriana. Le mois le plus sec est Septembre à Ankaraobato et Juillet à Befandriana. Remarquons également l'existence d'une sécheresse extrême pendant plus de trois mois, cas relevé 8 fois sur 28 ans d'observation à Befandriana.

- des températures relativement basses, (en moyenne inférieures à 26°C). Les minima absolus observés à Ankaraobato descendent en Mai et en Août aux environs de 8°C. L'amplitude thermique diurne est nettement plus forte en saison sèche qu'en saison des pluies.

- des types de temps assez uniformes -
un ensoleillement continu mais ne présentant aucun caractère pénible, une hygrométrie de l'air très faible, avec cependant, en début de saison sèche des rosées matinales assez abondantes, des vents dominants du SO.

La saison des pluies présente les caractéristiques contraires :

- des pluies nombreuses et souvent violentes.
En cinq mois, Befandriane compte en moyenne 43 jours de pluie et Ankaraobato 40. Ces précipitations abondantes et souvent orageuses sont concentrées en un court laps de temps : (ainsi en 1963, Befandriane a reçu 304 mm d'eau en 6 jours). Notons par ailleurs la fréquence des cyclones.
- les pluies abondantes s'accompagnent de température élevées.

Les maxima absolus observés à Ankaraobato dépassent tous 35°C alors que les minima de décembre et janvier s'élèvent encore à 17°C et 19°C . La saison des pluies est également la saison des grandes chaleurs.

- fortes précipitations et températures élevées contribuent à donner à ces mois d'été austral un caractère particulièrement pénible.

La concentration de la grande majorité des pluies (plus de 85%) sur une courte période de l'année pose un certain nombre de problèmes que ne laissait pas paraître le chiffre moyen, à priori satisfaisant, des précipitations annuelles. La saison des pluies est en effet marquée par une surabondance d'eau. Le drainage dans les bas-fonds rizicoles est une nécessité. D'autre part, la violence de certaines pluies déclenche des processus d'érosion qui, sur les zones de mise en valeur, impose l'aménagement du sol en courbes de niveau. Enfin, dernier inconvénient et non le moindre, la saison des pluies est celle de la boue et des rivières en crue, ce qui rend les déplacements très difficiles sinon impossibles. Par contre, la rareté des pluies de saison sèche rend obligatoire l'irrigation d'appoint pour certaines cultures comme le pois du Cap et le coton.

Outre cette mauvaise répartition de la pluviométrie le climat de cette région présente un inconvénient majeur : l'irrégularité. Cette irrégularité est très sensible au niveau du total des pluies annuelles. La meilleure illustration de ce fait est fournie par le graphique représentant l'évolution de la pluviométrie du poste de Befandriana entre 1938 et 1965, seul poste pour lequel nous ayons des observations depuis aussi longtemps. Pour autant que nous puissions nous fonder sur ces relevés, nous constatons des variations très importantes entre un maximum de 1.405 mm en 1939 et un minimum de 423 en 1958. La moyenne de 813 mm ne correspond que très rarement à la réalité.

La période et la durée de la saison des pluies sont également très variables. Nous avons vu qu'en général la saison humide débute en Novembre pour s'achever en Mars. Il n'est cependant pas rare de voir les pluies commencer plus tardivement (comme par exemple à Befandriana en 1948 : 44 mm en Novembre, 64 mm en Décembre et enfin 268 mm en Janvier) ou s'arrêter dès Février (comme par exemple à Befandriana en 1963 : 152 mm en Février et 18 mm en Mars).

Ces variations importantes des précipitations, de la période et de la durée de la saison des pluies constituent un handicap majeur pour cette région. En effet, comme nous le verrons plus loin, l'instabilité climatique donne aux cultures non irriguées un caractère très aléatoire.

Par ailleurs, plusieurs témoignages concordent pour affirmer l'existence d'un assèchement de cette région. Ce sont d'abord ceux des paysans qui expliquent la diminution des récoltes de pois du Cap et d'arachide par la pluviométrie décroissante. D'autres nous viennent des géologues et des hydrogéologues qui ont constaté une baisse notable du débit de la rivière Ranozaza issue d'une série de résurgences (1). Cette dernière

...

(1) cf. Etude géologique des feuilles Manera-Manombo op. cit.
cf. Etudes hydrogéologiques et assèchement du Sud-Ouest malgache par P. MARTIN - Le naturaliste malgache 1950. T II., fascicule 2, pp. 91-94.

débitait 8.000 l/s en 1932, 1.600 l/s en 1945 et 1.500 l/s actuellement selon le témoignage oral de M. DOMERGUE, hydrogéologue du Ministère de l'Industrie et des Mines.

Dans la mesure où l'on peut penser qu'un assèchement ~~notoire~~ du climat a des conséquences directes sur les surfaces mises en culture et en particulier sur la riziculture, nous pouvons considérer les photographies aériennes comme une bonne source de renseignement sur ce sujet. Or, à partir des photos-interprétations des missions aériennes de 1954 et 1967 nous pouvons constater que loin de diminuer, la riziculture a, au contraire, pris de l'importance. Dans la région d'Ankililoaka les surfaces rizicoles ont été multipliées par 3 entre 1954 et 1967 alors que les surfaces de rizières en jachère ou en voie d'abandon sont restées stables. Il en est de même dans la plaine de Befandriana.

Or, en essayant de faire coïncider témoignages oraux, données cartographiques et statistiques de la pluviométrie, nous avons pu établir que la période 1948 et 1958 a été réellement marquée par une suite d'années particulièrement sèches. Le graphique ci-joint montre que pendant ces 11 années, la moyenne des précipitations annuelles a été nettement plus basse qu'avant et après cette période. La carte d'occupation du sol de 1954 témoignerait de l'influence de cet assèchement sur l'importance des surfaces rizicoles. En 1967, au contraire, nous serions dans une phase d'extension de la riziculture due, en partie du moins, à de meilleures conditions climatiques.

De ces constatations, nous pourrions déduire l'existence de phases ou de cycles climatiques faisant alterner plus ou moins régulièrement périodes de sécheresse et périodes de pluies abondantes ; il y a là un pas que nous ne pouvons franchir faute de renseignements plus sûrs et plus nombreux.

Une autre question pourrait être posée, qui restera également sans réponse de notre part : y a-t-il évolution du type de pluie ? Les pluies torrentielles de Décembre, Janvier et Février ont une très grande importance pour l'agriculture non seulement parce qu'elles apportent l'eau qui manque tant

aux sols et aux végétations mais encore parce qu'elles provoquent les crues et l'alluvionnement corrélatif nécessaire à la culture du pois du Cap. Les "baiboho", terrain privilégié du pois du Cap, demandent à être renouvelés et fertilisés par de nouveaux apports d'alluvions. Or selon certains témoignages recueillis dans notre région, dans le delta du Mangoky et à Morondava, ces pluies très intenses qui conditionnent les crues semblent être de plus en plus rares. Une analyse détaillée des données climatiques, qui n'était pas du ressort pour cette étude devrait permettre de répondre à cette question.

En conclusion, nous insisterons sur le caractère quelque peu trompeur des moyennes de pluviométries annuelles. En dépit de ses 813 mm d'eau par an, Befandriana a un climat proche de l'aridité. La présence du bush à quelques kilomètres ne peut que nous le rappeler.

d) L'hydrographie de surface

Hormis une seule exception, la Ranozaza, toutes les rivières de notre région ont un écoulement temporaire. Les deux plus importants cours d'eau, la Manombo au Sud et la Befandriana au Nord ne sont pérennes que dans leur parcours montagneux. Dès leur débouché dans la plaine, elles présentent le plus souvent un vaste lit majeur encombré de sable où ne coule pas le moindre petit filet d'eau. Ces thalwegs ne sont donc fonctionnels que quelques jours par an, immédiatement après les grandes pluies. A en juger, par les vallées qu'elles ont creusées et par les alluvions qu'elles ont transportées, ces rivières au moment des crues, doivent avoir des débits très importants. La Manombo, la Befandriana et l'ensemble de leurs affluents ont donc un régime de type oued.

Selon M. ALDEGHERI (1) ces deux rivières ont un régime de type sahélien du Sud caractérisé par des crues brutales et brèves, suivies d'un tarissement rapide. Notons par ailleurs l'existence d'un sous-écoulement continu dans les sables.

Au contraire, la rivière Ranozaza qui arrose la plaine d'Ankililoaka avant de rejoindre la Manombo est pérenne. Ce phénomène est dû à son alimentation par les eaux souterraines

(1) Fleuves et rivières de Madagascar par M. ALDEGHERI - ORSTOM Tananarive - 1967.

issues d'une série d'exurgences dont la plus remarquable est celle d'Amboboka (cf. cartes des aménagements hydroagricoles et des points d'eau). Ces eaux sont très largement utilisées par des riziculteurs des environs et n'atteignent pas le lit de la Manombo.

Alors que le bassin de la Manombo a un débouché maritime, la plaine de Befandriana appartient à un bassin endoréique dont le niveau de base est le lac Ihotry. Nous décrirons ce dernier en empruntant quelques lignes au "Rapport sur la zone Masikoro" de Ch. A. DOMERGUE (p. 18 et 19) :

"Il est essentiel de remarquer que le lac Ihotry comprend deux parties bien distinctes :

- le lac temporaire, à caractère de Sebkra d'Afrique du Nord, surface 150 km^2 , altitude moyenne 50 m, qui est le véritable bassin de réception des eaux en saison des pluies. Rives floues, indéterminées (peu ou pas marquées dans la topographie).

- le lac permanent dont le niveau ne varie annuellement que dans de faibles limites ; surface 15 km^2 ; plan d'eau à la cote 50. Rives nettes, ne reçoit aucun tributaire, par contre en saison sèche, semble se déverser dans la Sebkra". Toujours selon les mêmes sources, la partie permanente du lac est alimentée par des eaux souterraines alors que la Sebkra ne reçoit que des apports intermittents venant des sources d'Andohasakoa, Mandevy et d'Antanimiheva ainsi que des plus fortes crues de la Befandriana.

Cette Sebkra dont la surface est extrêmement variable a une profondeur qui ne dépasse pas 3 m au maximum. Par ailleurs, "l'eau est très salée au moins en saison sèche". Ses berges présentent une végétation adaptée au milieu salin, plantes halophiles, salicornes.

e) Les sols et la végétation

La carte dite du milieu naturel est issue de l'interprétation des photographies aériennes de 1967 complétée par nos propres observations. Nous nous sommes également appuyé sur les conseils de MM. BOUCHARD et KILLIAN, pédologues de l'IRAM et sur les ouvrages de SEGALIN et MOUREAUX (1). Cette carte n'est ni celle des sols, ni celle de la végétation mais celle des paysages naturels qui, dans le cas étudié, nous semblent pouvoir être caractérisés par la simple combinaison des données pédologiques et botaniques.

Selon SEGALIN et MOUREAUX, la végétation climatique de notre région présente deux aspects : la forêt tropophile sur terrains calcaires et arénacés d'une part, le bush sur sols sableux d'autre part. Ces deux types de formation occupent encore une place très importante sur les marges de notre périmètre d'étude, lui-même caractérisé par une végétation très modifiée par l'action de l'Homme.

1 - le bush

Cette formation occupe toute la partie occidentale de la carte depuis le lac Ihotry jusqu'au Sud de Manombo. Elle porte également des traces de l'occupation humaine traduites par ces larges clairières de végétation dégradée dues au feu provoqués par les Masikoro ou les Mikea (2).

Cette zone offre un paysage très monotone d'anciennes dunes aplanies formées de sable jaune et couvertes d'une végétation xérophytique. Cette dernière est caractérisée par quelques espèces remarquables comme *Didiera madagascariensis*, *Euphorbia steroclada*, *Euphorbia laro*, *hyphaene shatan* (satra) et *credelopsis grovei* (katrafay).

...

(1) P. SEGALIN et MOUREAUX : La végétation de la région de Be-
tandriana - Mém. ISM., Série D., Tome II - Fasc. 2., 1949.,
49 pages.

: Notice de la carte pédologique du
Bas-Mangoky (Sud-Ouesy) - Mém. ISM., Série D tome II -
Fasc. 1., 1950., 95 pages.

(2) L. MOLLET : Aperçu sur un groupe nomade de la forêt épineu-
se des Mikea - Bulletin de l'Académie Malgache 1958.

Cette région marquée par la sécheresse (faible pluviométrie, 500 mm et moins, et grande perméabilité du sol sableux) est difficilement pénétrable (1) et n'offre que de maigres ressources aux groupes nomades qui s'y sont réfugiés.

2 - la forêt tropophile sur terrains calcaires

Le revers de la cuesta éocène s'achève à l'Ouest par un escarpement continu qui domine la plaine de la Manombo et celle de l'Ihotry. Ces premières pentes sont recouvertes d'une forêt tropophile dégradée qui contraste très nettement avec la végétation des plaines. Au-delà de cette barrière montagneuse, à l'intérieur du massif, s'ouvrent de larges vallées (Hautes vallées de la Befandriana et de la Bevato, vallée de la Sikily) offrant un paysage d'épaisses savanes presque totalement déboisés. Mais nous sommes là en dehors de notre périmètre d'étude.

3 - le couloir Manombo - Befandriana-Sud

C'est le domaine qui porte les marques les plus profondes de l'action de l'Homme sur la nature et en particulier sur la végétation.

La forêt tropophile qui devait, semble-t-il, couvrir la majeure partie de cette zone a aujourd'hui presque totalement disparu pour laisser place à divers types de savanes. Quelques lambeaux de forêt dégradée existent encore au Nord de la piste Befandriana-Basibasy et au Sud de ce dernier village (2).

...

(1) Quelques pistes charretières ou layons ouverts pour les besoins de la recherche pétrolière relient cependant les villages vezo de la côte aux zones peuplées de l'intérieur. Citons en particulier les pistes qui relient la Baie des Assassins à Basibasy et à Betsioky-Nord.

(2) Cf. carte de la végétation de la Plaine de Befandriana-Sud.

On en trouve également des témoins de part et d'autre de la Manombo. Ces traces de l'ancienne végétation climacique sont le plus souvent des forêts ripicoles, donc sur terrains alluvionnaires, dont les espèces typiques sont, selon SEGALLEN et MOUREAUX : *Cephaellanthus spatelliferus* (sahily) *Eugenia* sp. (rotra), *Tamarindus indica* (kily), *Ficus sakalavarum* (adabo), et *acacia morondavensis* (robontsy). Cependant la majeure partie des sols d'apport sont occupés par des cultures. Les alluvions plus ou moins récentes offrent en effet les meilleures conditions pour la mise en valeur. Elles sont particulièrement abondantes le long de la basse Manombo et dans la vallée de son affluent l'Androka qui draine les eaux du plateau de Beravy. On les retrouve dans le bassin de l'Ihotry, le long des rivières Befandriana et Iovy.

Les zones alluvionnaires portant forêt ou cultures ne représentent que de faibles surfaces au regard de celles couvertes par les sables roux. De vastes espaces aux pentes très faibles, couverts d'une savane arborée ou arbustive, tel est le paysage typique de cette région.

Les sols désignés couramment par le terme générique de sable roux sont des sols ferrugineux tropicaux dont on distingue plusieurs faciès (sable roux typique, sable roux dégradé, sable jaune). En dessous d'un horizon humifère en général peu épais se trouve un horizon très profond composé uniformément de sables (75% environ) et d'un liant argileux. D'après des études récentes ces sols présentent la caractéristique d'être relativement riches en calcaire. Ce phénomène pourrait s'expliquer par leur origine alluviale (1) et (2) ou par des apports actuels des eaux descendants du massif calcaire tout proche.

...

-
- (1) DECARY, SEGALLEN & MOUREAUX pensent que le Bas-Mangoky a coulé pendant un certain temps en direction du Sud-Ouest, vers le lac Ihotry actuel. Ce dernier serait un lac de barrage dû à une avancée des dunes vers l'Ouest. La fermeture de l'exutoire vers la mer serait à l'origine d'un vaste lac qui recouvrirait, semble-t-il, toutes les zones occupées par les sols argilo-calcaires.
- (2) L'existence d'apports éoliens a également été prouvée.

Ces sables roux portent une savane arborée et parfois arbustive dont les espèces principales sont :

- pour les arbres : kily (*Tamarindus indica*), sakoa (*Sclerocarya caffra*) et mangarahara (*stereospermum rufus*). Les baobabs, témoins de l'ancienne forêt sont rares.
- pour les arbustes : tsinefo (*Zizyphus vulgaris*), tsingilofilo (*Celastrus linearis*) et satrana (*hyphoene shatan*).
- pour la strate herbacée : Ahidambo (*hétéropogon contortus*), dangy (*Cymbopogon rufus*), kidresy (*Cynodon dactylon*).

Ce paysage de savane occupe la majeure partie de la plaine de Befandriana hormis la partie centrale et la bordure Est du lac Ihotry. Il se retrouve également sur le plateau de Beravy, en dehors de la vallée de l'Androka et jusqu'aux abords de la plaine d'Ankililoaka et des alluvions de la Manombo.

Loin d'être uniforme, la savane présente une certaine variété due à la présence de quelques plantes dominantes qui lui donnent un aspect particulier, comme par exemple les savanes à satrana ou à mangarahara.

Luxuriante en saison des pluies avec son impressionnant tapis de graminées, la savane porte très rapidement les marques de la sécheresse du climat. La prairie verdoyante de l'été austral laisse place en effet à un tapis discontinu de touffes d'herbes sèches, le "paillasson" qui ne peut plus fournir de nourriture aux nombreux troupeaux de bovidés dont la savane est le domaine par excellence. Les exigences de l'élevage conduisent les pasteurs à incendier cette végétation herbacée inutilisable afin de provoquer la repousse de nouvelles herbes. La fin de la saison sèche, en particulier les mois d'Octobre et Novembre, est marquée par l'abondance des feux de brousse qui détruisent graminées, arbres et arbustes. Le petit nombre d'espèces végétales qui peuplent cette zone est sans aucun doute à mettre en relation avec le passage régulier des feux de brousse.

La prairie constitue un troisième type de paysage. Elle occupe les abords du lac Ihotry, un large sillon Nord-Sud au centre de la plaine de Befandriana et la plaine d'Ankililoka. Sous ce terme, nous avons regroupé :

- les sirasira des berges de l'Ihotry, formation de plantes halophiles adaptées aux sols et aux eaux salées (salicornes, chenopodiacées, etc). Cette formation est limitée sur la carte.

- les marécages, abondants dans la région d'Antanimiheva, et caractérisés par la présence des bararata (*Phragmites communis*), de bakaka (*Sorghum alepensa*) et de cypéracées diverses.

- et enfin les prairies de graminées (dangy, ahidambo et kidresy).

Ces formations végétales correspondent à des sols variés : sols salés, sols hydromorphes, vertisol ; sols jaunes de type Bemoka (typologie de Segalen et Moureaux). L'unité de ce milieu est due à sa position topographique (en général la prairie occupe les zones les plus basses et par conséquent les plus humides.

- à l'absence presque totale d'arbres ;
- à des sols présentant en général un horizon humifère important et une forte proportion d'argile et de calcaire (certains sols sont d'ailleurs d'origine lacustre).

Ces zones de prairies sont d'ailleurs largement occupées par des cultures et plus particulièrement par les rizières (Ankililoka, Antanimiheva, environ de Basibasy).

La carte du milieu naturel vue dans son ensemble nous permet de distinguer quatre unités naturelles plus ou moins homogènes.

• L₂ plaine de Befandriana est la plus vaste unité considérée. Elle est caractérisée par la prédominance des vastes espaces de savane arborée ou arbustive sur sable roux (74% de la surface totale). Cependant depuis Ihotry jusqu'au Sud d'Andranomena, elle offre un large sillon de sols argilo-calcaires couverts de prairies ou de marais (environ 39.000 ha y compris les sols salés de l'Ihotry, soit 22% de la surface totale). Les terrains alluvionnaires n'occupent que de faibles surfaces (6.750 ha soit 4% de la surface totale).

• Le plateau de Beravy correspond au bassin versant de la petite rivière d'Androka. Sa limite Nord suit la ligne de partage des eaux entre les bassins de la Manombo et de l'Ihotry. Il s'étend vers le Sud jusqu'à la plaine marécageuse d'Ankililoaka. Nous y retrouvons des conditions très comparables à celle de la plaine de Befandriana. De part et d'autre de la vallée de l'Androka, le paysage des savanes sur sables roux est généralisé. L'Androka, véritable gouttière qui collecte les eaux du plateau, a déposé ses alluvions sur environ 8.300 ha (14% de la surface) en majeure partie occupés par de vastes parcelles de culture complantées de manguiers.

• La plaine d'Ankililoaka est une véritable cuvette marécageuse parcourue par la Ranozaza et une multitude de canaux d'irrigation ou de drainage. Ce milieu hydromorphe (5400 ha environ), largement occupé par la riziculture, contraste fortement avec les paysages rencontrés par ailleurs. Sur ses marges, nous trouvons toujours le même paysage des savanes sur sables roux.

• Enfin, l'unité la plus méridionale : la Basse-Manombo. Ce secteur est caractérisé par l'abondance des sols d'apports (42,5% de la surface). L'occupation humaine intense a transformé profondément le paysage végétal originel dont il ne reste que quelques témoins. Avant d'atteindre la mer, la Manombo traverse les zones sableuses couvertes de bush ; la zone alluvionnaire ne devient alors qu'une étroite bande qui ne reprend une certaine extension qu'au niveau du village de Manombo, juste avant l'embouchure.

Le "couloir" Manombo-Befandriana-Sud présente donc une grande variété de paysages et de conditions naturelles qui, comme nous le verrons plus loin, retentissent sur les modalités de la mise en valeur. En nous référant aux conclusions des travaux de Segalen et Moureaux sur la plaine de Befandriana, nous pouvons donner une échelle de valeur aux divers milieux définis plus haut :

Les meilleures possibilités sont offertes par les zones alluvionnaires. Les sols sablo-limoneux, riches en éléments fertilisants des alluvions de la Befandriana et, semble-t-il, de la Manombo et de l'Androka ont une vocation agricole incontestable d'autant plus qu'ils sont souvent irrigables. Ils peuvent porter, et portent d'ailleurs, riz et pois du Cap, c'est-à-dire les cultures riches locales. Ces sols couvrent dans l'ensemble 10% de la surface totale.

Certains sols argilo-calcaires (sols jaunes de Bemoka en particulier) ont une valeur moyenne ; d'autres sont considérés comme franchement médiocres (sols salés de l'Ihotry) et leur vocation semble être forestière. Dans la mesure où l'irrigation est possible, comme par exemple près d'Antanimiheva ou à Ankili-loaka, ces sols sont consacrés à la riziculture. Certains pourraient l'être également à la culture du coton (1).

Les sables roux (73% de la surface totale) plus ou moins enrichis en calcaire sont dans leur ensemble considérés comme médiocres. Segalen et Moureaux les qualifient de sols à vocation forestière. Cependant ils ne sont pas totalement incultes. Au vu de ce que les paysans masikoro en obtiennent avec leurs méthodes traditionnelles, on peut envisager leur mise en valeur par un "dry farming" bien conduit permettant de faire profiter le sol du maximum de l'eau de pluie (2).

En conclusion de cet exposé sur le contexte physique de cette région, nous pourrions considérer les implications pratiques des contingences du milieu.

...

(1) cf. CAYLA - Le coton à Madagascar. Bull. Eco. de M/car 1926., pp. 131-152 : Cet auteur attribue une vocation cotonnière aux régions du lac Ihotry et à la cuvette de Bekongo.

(2) Segalen et Moureaux : op. cit.

Certains facteurs apparaissent comme nettement positifs. Nous pensons en particulier à la topographie très peu contrastée qui facilite la circulation pendant une grande partie de l'année au moins, c'est-à-dire tant que les pluies diluviennes n'ont pas transformé la région en un vaste bourbier. Par ailleurs les conditions pédologiques, en égard à ce qu'elles sont dans l'ensemble du Sud-Ouest malgache, ne semblent pas mauvaises. Enfin, les ressources en eau souterraines et en particulier l'artésianisme découvert récemment dans la plaine de Befandriana permettent d'envisager certains aménagements hydro-agricoles.

Par contre, les données climatiques "hypothèquent" largement ces quelques aspects favorables. La concentration des pluies en un temps restreint, leur irrégularité et d'autre part les sécheresses prolongées soumettent la mise en valeur de cette zone à d'énormes aléas. Ces contrastes accentués entre des périodes de surabondance des eaux et des périodes de sécheresse absolue donnent au "problème de l'eau" une importance primordiale. Toute la vie agricole et pastorale de cette région est conditionnée par le climat.

	<u>Basse Manombo</u>		<u>Plaine d'Ankililoaka</u>		<u>Plateau de Beravy</u>		<u>Plaine de Beravy</u>		<u>TOTAL</u>	
	Surface	%	Surface	%	Surface	%	Surface	%	Surface	%
Sols d'apport (Forêt ripicole ou cultures)	13 800 ha	42,5	0		8 400 ha	14	6 750 ha	4	28 850 ha	10,40
Sols argileux dominés par le calcaire (Prairie ou marais)	600 ha	2	5 400 ha	51,5	0		38 900 ha	22	44 900 ha	16,20
Sols sableux plus ou moins enrichis en calcaire (savane arborée ou arbustive)	18 000 ha	55,5	5 100 ha	48,5	51 700 ha	86	128 600 ha	74	203 400 ha	73,40
TOTAL	32 400 ha		10 500 ha		60 000 ha		174 250 ha		277 150 ha	

C) Les hommes

Notre périmètre d'étude englobe la partie centrale de l'ancien royaume de l'Antifiherenana qui s'étendait de l'Onilahy au Sud, jusqu'au Mangoky au Nord, de la côte à l'Ouest jusqu'aux premiers reliefs à l'Est.

Ce royaume avait été fondé il y a 200 ans par des populations provenant du pays Antanosy (Sud-Est malgache). De ces immigrants est issue la dynastie Andrevola. Cette dynastie, parente de celle des Zafindravola régnant sur le pays Mahafaly et des Maroserana, fondateurs du Menabe, unifia les diverses populations, autochtones, vezo et immigrants sous un même pouvoir politique. Jamais cependant le royaume Masikoro n'atteint la puissance et l'extension géographique de son voisin du Nord, le Menabe. Très rapidement, les Mpanjaka Masikoro, au contact des commerçants européens qui fréquentaient la côte Sud-Ouest, se transformèrent en marchands d'esclaves et trafiquants d'armes qu'ils échangeaient contre les quelques richesses locales (bœufs, pois du Cap, maïs, tortues, etc...) (1).

Au XIX^{ème} siècle, selon A. et G. GRANDIDIER (2), le royaume Antifiherenana comptait environ 38 000 habitants dont 25 000 Masikoro (paysans de l'intérieur des terres) et 12 800 Vezo (pêcheurs du littoral). Ce petit royaume assez peu peuplé résista cependant à la pression des Merina, et même s'il n'a pu empêcher l'établissement des quelques postes militaires merina (Tuléar et Manombo) en 1890, il resta indépendant jusqu'à l'arrivée des Français.

Il s'était cependant scindé en unités politiques plus restreintes encore. C'est ainsi qu'à l'arrivée des colonisateurs on comptait au moins 5 royaumes Masikoro dont les capitales étaient Manombo, Betsioky Nord, Tsiloakarivo, Antanimiheva et Ambahikily. Les français se heurtèrent d'ailleurs à la résistance de quelques chefs Andrevola dont Tompoemana, mpanjaka de Tuléar. Après une courte période de lutte, la soumission des mpanjaka fut acquise et plusieurs d'entre eux se virent attribuer des postes administratifs.

...

-
- (1) E. FAGERENG : Dynastie Andrevola. - in Bull. de l'Académie Malgache 1947-48. T 28., pp. 136-159.
R.L. ADER : Esquisse d'une histoire de Tuléar. - in Bull. de Madagascar N° 272., Janvier 1969., pp. 67-80.
- (2) A. et G. GRANDIDIER : Ethnographie de Madagascar. - T. I., 305 p.

La période coloniale, outre les bouleversements politiques eut d'importantes conséquences économiques par l'installation de concessionnaires et ^{de} commerçants européens. A l'intérieur de notre zone d'étude la région la plus intéressante pour ces derniers était évidemment les alluvions de la basse Manombo. En 1910, deux concessions de 600 ha chacune utilisaient déjà les sols alluvionnaires de la rive droite de la Manombo, irrigués par les eaux de la Ranozaza. Plus tard, vers 1920, d'autres colons s'installèrent près d'Ankililoaka (Concession JAUSSAUD) et à Ankilimalinika (Concession RACCAUD). Un seul colon s'est installé dans la plaine de Befandriana (Concession LAMBERT) à Bekongo. Ces grandes exploitations pratiquaient surtout les cultures du riz et du pois du Cap et l'un d'entre eux, en 1923, cultivait déjà le coton (1). D'autres faisaient de l'élevage de porcs et d'autruches. Ces produits étaient évacués par le port de Manombo qui, d'après H. POISSON, exportait, en 1922, 1 500 T de produits divers dont pois du Cap, peaux, planches, etc...

Ces activités économiques nouvelles des concessions européennes amenèrent la création (ou au moins l'accentuèrent) d'un courant d'immigration. Dans la mesure où les techniques de la riziculture n'étaient pas connues des Masikoro, les concessionnaires firent appel à la main-d'oeuvre Betsileo pour les travaux d'aménagement de leurs périmètres rizicoles. Ces émigrés devinrent leurs métayers et se fixèrent dans la région. Par ailleurs, ils firent venir de nombreux Antandroy, main-d'oeuvre alors réputée pour sa souplesse et son acharnement au travail. Une grande partie des non Masikoro actuellement recensés dans cette région sont les descendants de ces premiers immigrants. D'autres, surtout Antandroy, viennent encore chercher de l'embauche dans les trois concessions européennes qui se sont maintenues.

...

(1) H. POISSON : Rapport de tournée à l'Ile Europa, Morombe et retour par terre via Manombo. - In Bulletin Economique de Madagascar, 2ème trimestre 1923.

Parallèlement à l'installation des concessions dans la région de Manombo, la période coloniale a favorisé la pénétration commerciale des compagnies françaises remplacées bientôt par les commerçants pakistanaïes. Ces derniers, peu nombreux mais partout dispersés dans cette région ont su profiter du développement des cultures d'exportation et acquérir le contrôle presque total de la vie économique régionale.

a) Volume, Structure et Evolution de la Population

- Importance numérique de la population :

D'après les monographies cantonales les plus récentes (1.1.68); les quatre cantons intéressés par cette étude comptent 71 000 habitants ainsi répartis :

Poste Ad/tif de Manombo	{ Canton de Manombo :	33 957 habitants	
	{ "- d'Ankililoaka :	14 391	"-
Poste Ad/tif de Befandriana	{ "- de Befandriana:	17 302	"-
	{ "- de Basibasy :	5 285	"-
		70 935 habitants	

Dans la mesure où notre périmètre d'étude exclut une partie du canton de Manombo et plusieurs quartiers dépendants de Basibasy et de Befandriana, on peut estimer que la population du couloir Manombo-Befandriana s'élève à environ 55 000 habitants, dont 42 138 habitants pour le poste administratif de Manombo et 13 167 pour celui de Befandriana Sud.

Ces chiffres sont des estimations issues de la combinaison des statistiques officielles corrigées par les résultats de nos enquêtes partielles. C'est ainsi que sur 14 villages officiels ayant fait l'objet d'un recensement exhaustif, nous avons obtenu un total de population qui atteignait à peine 70% du total des statistiques officielles et ce avec d'énormes variations selon les villages comme le montre le tableau ci-après :

...

	Statistiques Officielles	Recensement O.R.S.T.O.M.
Bekongo-Sud	171 hab.	123 hab.
Tsiloakarivo	225	160
Bekongo Nord	65	80
Behibaka	95	80
Beparasy	250	262
Amborondolo	190	140
Adabomalinika	223	202
Tsianaloka	110	124
Andranomena	235	270
Mangotroka	122	87
Antevamena	225	125
Tsihosy	250	196
Androtsy	772	239
Antseva	351	161
	3 284	2 248 (soit 68% du total of- ficiel)

Par ailleurs, dans d'autres villages où nous n'avons pas pu réaliser de recensement, nous avons pu nous apercevoir, en nous basant sur le nombre de familles, que les statistiques cantonales surestimaient très nettement la population. C'est le cas de gros villages comme Antanimiheva ou Bekimpay qui officiellement comptent plus de 2 500 habitants et qui, d'après nos observations, ne rassemblent pas plus de 1 500 personnes.

Pour corriger les chiffres officiels, nous nous sommes limité à tenir compte de nos enquêtes ou de nos observations. Nos propres résultats n'étant pas indemnes d'erreurs, nous avons estimé ne pas pouvoir les généraliser à l'ensemble de la région. Seule une étude démographique précise du volume, de la structure et de l'évolution de la population pourrait aboutir à des conclusions valables.

...

- Structures par âge :

Cette imprécision des statistiques au niveau de l'appréciation de la population totale se retrouve, à plus forte raison encore, au niveau de l'analyse de la structure de la population. Si nous considérons la répartition par grandes classes d'âges, les statistiques officielles nous donnent une proportion de jeunes de moins de 20 ans variant entre 57% et 66% de la population totale. D'après notre enquête (cf. tableau ci-joint), nous pouvons estimer que cette même catégorie représente 48% de la population, chiffre qui nous semble beaucoup plus proche de la réalité. Toujours selon notre enquête, l'ensemble des classes d'âges se répartissent de la façon suivante :

Enfants inactifs	- moins de 15 ans	:	35%
Jeunes actifs	- entre 15 et 20 ans	:	13%
Adultes actifs	- entre 20 et 60 ans	:	44%
Vieillards inactifs	- plus de 60 ans	:	8%

soit 43% d'inactifs et 57% d'actifs.

Bu égard à la structure globale de la population malgache, on peut considérer que la population étudiée est relativement âgée :

65%	de plus de 15 ans	selon notre enquête
59,8%	"	" pour la Province de Tuléar (1)
54,6%	"	" pour l'ensemble de l'Ile (1)

Ce fort pourcentage d'adulte est lié, pour une part à la présence d'une importante minorité d'immigrés, antandroy en particulier, qui sont en général des jeunes adultes sans enfants,

...

(1) Source : P. FRANCOIS : Budgets et alimentation des ménages ruraux en 1962 - T. I - Données sur la population, CINAM - INSREE - Paris 1968.

- Le rapport de masculinité :

En nous référant aux statistiques officielles, il varie entre 82 et 97% selon les cantons. Notre sondage nous donne un taux de masculinité de 98, très proche de ce qu'il est pour l'ensemble de la province de Tuléar (98,6) selon l'enquête de P. FRANCOIS.

Par ailleurs, il ne semble pas qu'il y ait des différences sensibles entre villages de migrants et villages Masikoro en ce qui concerne le taux de masculinité. Ceci est dû au fait que de jeunes femmes antandroy émigrent également, soit pour suivre leurs maris, soit pour trouver du travail dans les concessions cotonnières.

- Taille des ménages :

Les 570 ménages recensés comptent en moyenne 4,3 personnes (4,2 pour la province de Tuléar - P. FRANCOIS). On constate cependant de grandes différences selon les ethnies. Les ménages Masikoro, Vezo et Mahafaly sont en général numériquement plus importants que ceux des immigrés antandroy (cf. tableau ci-joint), antaisaka et betsileo.

- La répartition ethnique :

Notre sondage ayant été réalisé sur une base raisonnée tenant compte du critère ethnique nous ne pouvons pas utiliser nos propres résultats pour estimer l'importance relative des ethnies. Les statistiques cantonales sont donc nos seules sources

<u>Canton de</u>	<u>Masikoro</u>	<u>Antandroy</u>	<u>Antaisaka</u>	<u>Betsileo</u>	<u>Autres</u>
Manombo	85,3%	6,6%	-	-	8,1%
Ankililoaka	85 %	3 %	2,2%	2%	7,8%
Befandriana	67,5%	19,1%	8,4%	2%	3 %
Basibasy	85,2%	3,3%	5,2%	2,2%	4,1%

...

REPARTITION PAR CLASSES D'AGES ET PAR SEXES DE LA POPULATION DES 16 VILLAGES ETUDIES

Villages	Population	Adul. Actifs	Enf. Actifs	Vieil. Actifs	Enf. Inactifs	Hommes	Femmes
Bekongo - Sud	123	57 - 46 %	12 - 10 %	7 - 6 %	47 - 38 %	62	61
Tsiloakarivo	160	74 - 46 %	25 - 16 %	11 - 6 %	50 - 32 %	73	87
Bekongo - Nord	80	41 - 51 %	11 - 14 %	7 - 9 %	21 - 26 %	40	40
Behibaka	80	32 - 40 %	10 - 12 %	2 - 3 %	36 - 45 %	50	20
Beparasy	262	117 - 45 %	37 - 14 %	19 - 7 %	89 - 34 %	132	130
Amborondolo	140	65 - 46 %	12 - 9 %	8 - 6 %	55 - 39 %	73	67
Adabcmalinika	202	92 - 46 %	5 - 2 %	18 - 8 %	87 - 44 %	98	104
Tsianaloka	124	45 - 36 %	26 - 21 %	11 - 9 %	42 - 34 %	65	59
Andranomena - Sud	270	132 - 49 %	34 - 13 %	17 - 6 %	87 - 32 %	133	137
Mangotroka	87	50 - 57 %	6 - 7 %	13 - 15 %	18 - 21 %	44	43
Antevamena	125	53 - 42 %	29 - 23 %	11 - 9 %	32 - 26 %	63	62
Tsihossy	196	75 - 38 %	17 - 8,5 %	17 - 8,5 %	87 - 45 %	97	99
Androtsy	239	91 - 38 %	30 - 13 %	18 - 7 %	100 - 42 %	114	125
Antseva	161	61 - 38 %	30 - 19 %	10 - 6 %	60 - 37 %	79	82
Tanambac	98	47 - 48 %	22 - 23 %	9 - 9 %	20 - 20 %	45	45
Ankapoaka	196	80 - 41 %	23 - 12 %	29 - 15 %	64 - 32 %	93	103
En général	2 543	1 112 - 44 %	329 - 13 %	207 - 8 %	895 - 35 %	1 261	1 282
		1 441 - 57 % d'actifs		1 102 - 43 % passifs		Sex Ratio : 98/100	

Au total : 52 % d'adultes et 48 % de jeunes de moins de 20 ans.

- L'évolution de la population :

Ici encore nous ne pouvons que nous référer aux renseignements administratifs :

Evolution de la population des cantons entre 1954-1967 :

	<u>1954</u>	<u>1964</u>	<u>1967</u>
Manombo	11 066	27 365	33 957
Ankililoaka	5 859	8 395	14 591
Befandriana	11 569	16 933	17 302
Basibasy	3 934	5 143	5 285

Dans les 2 cantons de Befandriana et Basibasy, nous constatons un accroissement rapide de la population dû, semble-t-il, à l'accroissement naturel auquel s'ajoute un apport d'immigrants. Pour les deux autres cantons, Manombo et Ankililoaka, l'augmentation de la population nous paraît très exagérée (300% en 14 ans). Ceci serait le résultat d'une surestimation de la population en 1964 et 1967.

Il n'en reste pas moins incontestable que la population de cette région s'accroît à un rythme au moins aussi rapide que celui qui est généralement admis pour l'ensemble de l'île (2,5% par an).

b) Répartition et densité de la population

La carte de l'implantation de la population fait apparaître trois zones de peuplement :

- la Basse Manombo prolongée au Nord par la plaine d'Ankililoaka, zone caractérisée par une grande densité d'implantations villageoises ;

- un alignement de villages dans la partie occidentale du plateau de Beravy, le long de la vallée de l'Androka et la route nationale 9 ;

- la plaine de Befandriana dont les marges sont presque désertes, alors que la partie centrale (à l'intérieur du triangle Befandriana, Basibasy, Analatelo-Sud) est assez fortement occupée.

TAILLE DES FAMILLES ET COMPOSITION ETHNIQUE DES 16 VILLAGES ETUDIES

Villages	Hbts	Fille	Taille des F.	Masikoro		Antandrcy		Vezo		Antaisaka		Betsileo		Autres	
				Nb.	Fl.	Nb.	Fl.	Nb.	Fl.	Nb.	Fl.	Nb.	Fl.	Nb.	Fl.
Bekongo - Sud	123	30	4,1	110	/ 27	6	/ 1	7	/ 2	0		0		0	
Tsiloakarivo	160	41	3,9	160	/ 41	0		0		0		0		0	
Bekongo - Nord	80	22	3,6	61	/ 16	7	/ 1	5	/ 2	0		1	/ 1	6	/ 2
Behibaka	80	18	4,4	80	/ 18	0		0		0		0		0	
Beparasy	262	61	4,2	95	/ 23	52	/ 10	0		0		115	/ 28	0	
Amborondolo	140	31	4,5	86	/ 17	23	/ 4	0		25	/ 9	0		6	/ 1
Adabomalinika	202	44	4,5	155	/ 33	3	/ 1	0		28	/ 7	0		16	/ 3
Tsianaloka	124	25	4,9	69	/ 12	0		0		43	/ 11	3	/ 1	9	/ 1
Andranomena - Sud	270	62	4,1	0		265	/ 61	0		5	/ 1	0		0	
Mangotroka	87	27	3,2	0		87	/ 27	0		0		0		0	
Antevamena	125	27	4,6	121	/ 26	0		4	/ 1	0		0		0	
Tsiohosy	196	39	5	163	/ 34	0		33	/ 5	0		0		0	
Androtsy	239	47	5	176	/ 32	53	/ 13	0		7	/ 1	0		3	/ 1
Antseva	161	40	5,1	150	/ 29	0		0		8	/ 1	0		3	/ 1
Tanambao	98	25	3,9	57	/ 13	41	/ 12	0		0		0		3	/ 1
Ankapoaka	196	40	4,9	83	/ 16	113	/ 24	0		0		0		0	
TOTAL	2 543	570	4,3	1566	/ 337	650	/ 154	49	/ 10	116	/ 30	119	/ 30	43	/ 9
				4,6		4,2		4,9		3,8		3,9		4,7	

Cette zonation se retrouve évidemment sur la carte de la densité de la population :

Basse Manombo : plus de 100 habitants au Km²
 Plaine d'Ankililoaka : entre 50 et 100 hab./Km²
 Plateau de Beravy : moins de 10 hab./Km²
 Plaine de Befandriana : moins de 10 hab./Km²
 Vallée de l'Androka : environ 35 hab./Km²
 Triangle Befandriana-Basibasy-Analatelo : environ
 22 hab/Km²

Ces densités, étant donné l'imprécision des statistiques à notre disposition, sont nettement plus élevées que celles généralement admises pour les cantons intéressés parce que nous avons éliminé les surfaces de forêts ou de montagnes à peu près désertes. Il s'agit donc de densités calculées par rapport à la surface effectivement utilisée.

La confrontation de ces deux cartes, Implantation et Densité de la population, avec celle du milieu naturel et celle des aménagements hydro-agricoles et des points d'eau nous amène à constater que les zones les moins peuplées correspondent d'une part aux terrains sableux, d'autre part aux secteurs les moins avantagés quant aux ressources en eau. La présence de sols d'apport ou argilo-calcaires ainsi que celle de l'eau ont donc été des facteurs déterminants dans la localisation de l'habitat. Ceci est particulièrement évident pour la plaine de Befandriana, la carte nous montrant un regroupement des villages au centre de la plaine à proximité immédiate des meilleurs terrains de culture et tout autour des zones humides. Nous pouvons faire la même constatation pour le plateau de Beravy où nous voyons l'alignement N-S des villages suivre précisément les limites des terres alluvionnaires de l'Androka. Les mêmes phénomènes se retrouvent dans la plaine d'Ankililoaka et la vallée de la Basse Manombo, mais ici, les fortes densités sont dues à l'intervention de deux autres facteurs :

- la concentration à Manombo et dans ses environs immédiats d'une forte communauté vezo qui vit en grande partie de la mer. Les gros villages de Manombo I et II, Tsiako et Fitsitike-sur-Mer sont essentiellement peuplés de vezo.

- la présence de quelques concessions européennes ou malgaches qui a attiré et fixé (temporairement du moins) un nombre important de migrants antandroy ou betsileo.

L'examen de la carte de l'Implantation de la population nous conduit à faire quelques remarques sur l'importance relative des villages. Nous pouvons considérer cinq classes de villages officiels (1) selon le volume de leur population :

<u>Catégories</u>	<u>Nombre</u>	<u>% par rapport à la Pop.</u> <u>tot.</u>
Villages ayant - de 100 hab.	13	2 %
entre 100 et 200	26	8 %
200 à 500	40	23 %
500 à 1000	14	21 %
+ de 1000	17	46 %
	46	100

Ce tableau nous permet de percevoir le phénomène de concentration de la population dans de gros villages ayant plus de 500 habitants (67 % de la population). Or d'après la carte, cette concentration de la population est particulièrement forte dans les régions méridionales - Basse Manombo et plaine d'Ankili-loaka. Au contraire, dans la plaine de Befandriana, la carte fait apparaître une dispersion de la population en unités plus réduites (26 villages ont moins de 200 habitants, regroupant 28% de

...

(1) Sur cette carte chaque cercle correspond à un village officiel dont la population n'est pas nécessairement agglomérée en un seul lieu. Cependant, les hameaux sont généralement proches l'un de l'autre et très liés socialement ou économiquement (à l'exception des hameaux antandroy au contraire très indépendants).

la population). Ce phénomène pourrait s'expliquer par l'existence, dans cette plaine, d'espaces cultivables relativement importants par rapport au volume de la population et beaucoup plus dispersés que dans la zone Sud (cf. comparaison des cartes d'occupation du sol en 1954 de la plaine de Befandriana et de la région de Manombo-Ankililoaka).

La composition ethnique de la population des villages appelle également quelques remarques. Sur la carte nous relevons :

- 29 villages peuplés exclusivement de Masikoro
- 59 à prédominance Masikoro
- 2 exclusivement Antandroy
- 7 à prédominance Antandroy
- 3 à prédominance Vezo
- 2 à prédominance Antaisaka
- 8 à peuplement ethniquement hétérogène.

Les villages vezo, comme nous l'avons vu plus haut, constituent un important noyau de population établi en bordure de mer, à proximité de Manombo. Nulle part ailleurs les Vezo ne forment une communauté importante.

Les Antaisaka et les Betsileo se sont fixés sur les zones rizicoles. Rares sont les villages qui comptent un nombre important de représentants de ces ethnies. Leur nombre semble avoir diminué après les événements de 1947 (1).

La majeure partie des étrangers est donc constituée par des antandroy. Ces derniers sont nombreux entre Ankilimalinika et Ankililoaka où leur présence est liée aux concessions. On les retrouve également dans la plaine de Befandriana, et principalement sur les marges du triangle Befandriana-Basibasy-natalatelo. Ils semblent avoir été attirés dans cette région par les vastes terrains de parcours qu'offrait cette plaine. Ces immigrants ne sont donc plus salariés ou métayers mais éleveurs.

...

(1) Départ dû aux conflits nombreux avec les Masikoro, conflits ayant pour origine des problèmes fonciers (cf. chap. II).

Les villages peuplés en majorité d'étrangers sont dans l'ensemble peu nombreux. Par contre, ceux qui comptent quelques immigrés au milieu d'une majorité de Masikoro représentent le cas le plus fréquent. Cependant on constate que très souvent les Antandroy et Masikoro d'un même village officiel vivent dans des hameaux plus ou moins éloignés. Cette séparation géographique de l'habitat sur une base ethnique traduit la juxtaposition de deux genres de vie différents. Qu'ils soient éleveurs ou métayers, les Antandroy vivent indépendamment des Masikoro n'entretenant avec les maîtres de la terre "Tompon-tany" que le minimum de rapports nécessaires au bon voisinage.

D. - L'Infrastructure

1) Les unités administratives :

Notre région appartient à deux postes administratifs, celui de Manombo dépendant de la Sous-Préfecture de Tuléar et celui de Befandriana de celle de Morombe. Chacun de ces postes administratifs se divise en deux cantons : Manombo et Ankililoaka d'une part, Befandriana et Basibasy d'autre part. Les limites de ces unités administratives correspondent en partie aux limites naturelles. Ainsi les deux sous-préfectures de Tuléar et Morombe sont séparées par la ligne de partage des eaux entre le Bassin de la Manombo et celui du lac Ihotry ; le canton de Manombo correspond à la basse vallée de la Manombo mais englobe cependant une partie de la plaine d'Ankililoaka ; le canton d'Ankililoaka comprend l'autre partie de la plaine et le plateau de Beravy ; celui de Basibasy comprend la vallée de l'Iovy et les abords du lac Ihotry, et enfin celui de Befandriana toute la partie N-E de la plaine.

Notons par ailleurs que les chefs-lieu de canton de Manombo et d'Ankililoaka sont très excentriques par rapport aux périmètres qu'ils administrent. Manombo en particulier ne se trouve pas sur le principal axe de communication (RN 9) et a perdu au profit d'Ankilimalinika son rôle de centre économique du canton.

...

2) Les routes et la circulation :

Comme le montre la carte de l'Infrastructure, la circulation s'organise à partir de l'axe méridien formé par la route nationale n° 9 qui relie Tuléar à la vallée du Mangoky. C'est une piste en terre difficilement accessible pendant la saison des pluies. A partir de cet axe principal rayonnent quelques pistes qui atteignent les gros villages (Manombo, Betsioky, Basibasy) et une multitude de pistes charretières qui relient tous les villages les uns aux autres.

En saison sèche, la pénétration est facile et l'évacuation des produits ne pose aucun problème dans la mesure où tous les villages ou presque sont accessibles aux véhicules automobiles. Il n'en est pas de même en saison des pluies lorsque les pistes sont coupées par les rivières en crue ou réduites à l'état de borbier. De nombreux villages, en particulier dans le canton de Basibasy sont alors isolés.

Les destructions de la saison des pluies nécessitent une continuelle remise en état des pistes. La circulation automobile, pratiquée essentiellement en saison sèche, n'utilise guère les pistes secondaires. La majeure partie des véhicules qui fréquentent la RN 9 sont : soit des véhicules administratifs, soit des taxi-brousse qui effectuent ^{le trajet} Tuléar-Morombe et même Morondava, soit des camions de commerçants pakistanaï ou du Syndicat des Communes qui évacuent vers Tuléar les produits de la région.

Cette route et surtout les pistes secondaires sont utilisées par de nombreuses charrettes à boeufs qui témoignent de la grande mobilité de la population. Outre les déplacements fréquents de village à village ou vers les terrains de culture, les paysans emploient ces attelages pour emmener famille et marchandises aux divers marchés hebdomadaires.

Hormis ces mouvements intérieurs pratiqués essentiellement en charrette, la circulation, et par conséquent les échanges, sont déterminés par Tuléar. Comme nous le verrons plus loin les liaisons avec Morombe existent mais n'intéressent que la plaine de Befandriana et ne portent d'ailleurs que sur une faible part des échanges.

...

3) L'Équipement social et l'Encadrement agricole :

La carte de l'Infrastructure montre également la faiblesse de l'équipement social et sa concentration sur un nombre limité de villages (chef-lieu de canton ou gros villages).

C'est ainsi que l'on ne compte que 6 postes médicaux (Befandriana, Antanimiheva, Betsioky, Basibasy, Ankililoaka, Ankaraobato et Manombo) et aucun médecin pour plus de 55 000 habitants.

Les écoles sont cependant plus nombreuses et plus dispersées (21 écoles officielles et 2 privées) mais elles ne touchent qu'une faible partie de la jeune génération des moins de 15 ans. Ainsi, dans la plaine de Befandriana environ 700 enfants étaient scolarisés en 1967 soit environ 15% du nombre des scolarisables.

Ce sous-équipement social flagrant est un frein incontestable au développement économique de la région. Il s'accompagne d'ailleurs d'une grande faiblesse de l'encadrement agricole. Certes quelques moniteurs essaient de promouvoir la riziculture améliorée à Ankililoaka, d'autres dans la plaine de Befandriana, instituée en Zone d'Expansion Rurale, vulgarisent les techniques de la culture attelée et introduisent la culture du coton. Mais dans l'ensemble ce maigre encadrement agricole, souvent dépourvu de moyens, n'a guère d'influence sur l'économie régionale.

4) L'Infrastructure commerciale

Face à l'équipement social déficient, l'infrastructure commerciale paraît au contraire très abondante sinon pléthorique.

On compte en effet :

15 centres de collecte du Syndicat des Communes

22 commerçants collecteurs

35 boutiques de marchandises générales

14 débits de boisson

8 "Hotely"

et 5 marchés hebdomadaires de bovidés.

...

Cette abondance de lieux de transaction témoigne de l'importance de la circulation monétaire mais elle ne doit pas faire illusion quant au niveau de l'activité économique. Outre ces "hotely" et débits de boisson concentrés aux villages-étapes des taxi-brousse ou auprès des marchés hebdomadaires (Ankililoaka, Betsioky, Ankilimalinika) et qui ne sont que de toutes petites entreprises, une grande partie des 35 boutiques de marchandises générales ont une activité économique minime sinon négligeable. (cf. chapitre III - La Commercialisation).

En réalité la majeure partie des activités commerciales s'effectuent dans un petit nombre de villages qui sont démographiquement les plus importants, les mieux situés par rapport à la route et, ce n'est pas un hasard, les mieux pourvus quant à l'infrastructure sociale et administrative (Befandriana, Antanimiheva, Betsioky, Ankililoakà, Ankilimalinika et Manombo). Ces six centres doivent être considérés comme les villages-clés de la région. C'est de là que viennent certaines décisions administratives, c'est à partir d'eux que s'organise la collecte des produits.^{et} ce sont eux qui, disposent des rares services sociaux.

5) L'Infrastructure hydraulique (1)

L'alimentation en eau des villages se fait en général à partir de puits creusés et équipés par les services publics ou par l'A.I.D. américaine. La répartition sur la carte de ces puits est assez remarquable. En effet, seuls, à de rares exceptions près, les villages en bordure de la RN 9 en sont munis. Les villages plus ou moins isolés ne disposent donc que de puits traditionnels souvent rudimentaires. L'alimentation en eau, pour les villages du plateau de Beravy en particulier, pose de graves problèmes dans la mesure où ces "vovo" tarissent en saison sèche,

...

(1) La carte des aménagements hydro-agricoles et des points d'eau a été réalisée à partir de renseignements fournis par les services du Génie Rural et, pour les puits, par M. DOMERGUE, hydrogéologue du Ministère de l'Industrie et des Mines.

phénomène qui oblige les paysans à aller chercher de l'eau à plusieurs kilomètres des villages, dans le massif du Mikoboka. Par ailleurs les eaux de ces nappes phréatiques peu profondes sont souvent saumâtres. Outre ces puits une bonne part des ressources en eau est fournie par les rivières, les canaux et "ranovory" (petites dépressions formées collectant les eaux de ruissellement). Or ces eaux sont souvent malsaines et infestées de vecteurs de la Bilharziose. Il y a donc un problème pour l'alimentation en eau de la population aussi bien sur le plan quantitatif que qualitatif. Le même problème existe pour les troupeaux de boeufs qui souffrent de la longue sécheresse annuelle.

C'est d'ailleurs cette sécheresse prolongée pendant une grande partie de l'année qui a justifié la mise en place des divers aménagements hydro-agricoles de la région. Les uns, périmètres de la Ranozaza et de la Manombo, ont été réalisés par les concessionnaires européens, les autres, périmètres de la source Mandevy et des sources d'Antanimiheva, sont de petits aménagements effectués par les riziculteurs immigrés depuis une soixantaine d'années.

Le périmètre de la Ranozaza dépend des sources d'Amboboka dont les eaux sont captées par la prise d'Antsakoandahy. Deux canaux, l'un au Nord de la Ranozaza et l'autre au Sud, permettent l'irrigation des rizières. Un troisième canal alimente la concession Jausaud (culture cotonnière). Ce système d'irrigation se prolonge jusqu'aux abords de la Manombo au Sud par l'ancien canal Trépied et le canal Vezo. Le périmètre de la Manombo beaucoup moins complexe, est organisé à partir du seul canal d'Andoharano qui, depuis le barrage du même nom situé au débouché du fleuve dans la plaine, amène les eaux de la Manombo jusqu'à Ankilimalinika.

Ces deux périmètres ont été aménagés depuis 40 ou 50 ans sans plan d'ensemble. Au début, création des concessionnaires eux-mêmes, ces canaux ont ensuite été entretenus et repris par les services publics. De plus, de très nombreuses prises alimentent un réseau anarchique de canaux secondaires qui irriguent les rizières ou les parcelles de pois du Cap des paysans Masikoro. Or cette incohérence du système d'irrigation aboutit à une très mauvaise répartition des eaux, source inévitable de conflits. Ceci est d'autant plus gênant que, dans l'ensemble, les ressources disponibles, bien réparties en fonction des surfaces à irriguer, seraient satisfaisantes.

...

Le canal d'Andoharano par exemple à un débit à la prise de 2 900 l/s pour une surface à irriguer estimée à 4 410 ha. Compte-tenu de ce que les cultures irriguées (pois du Cap, coton) sont relativement peu exigeantes, il serait possible de dégager un surplus. Il en est de même pour le périmètre de la Ranozaza que l'on prolonge actuellement vers le Sud par la construction d'un canal bétonné (réaménagement de l'ancien canal Trépied et du canal Vezo), ce dernier permettant l'irrigation de la plaine d'Antanimahery, immédiatement à l'Ouest de Manombo.

Les deux périmètres de la plaine de Befandriana ne ressemblent guère à ceux que nous venons de décrire. Nous ne retrouvons pas ici cette combinaison d'éléments modernes (prises ou barrage etc...) et de techniques traditionnelles. Il s'agit ici de réseaux d'irrigation entièrement construits par les paysans avec leurs faibles moyens. Le premier périmètre trouve son origine dans la source Mandévy, magnifique source artésienne dont le débit est estimé à 350/400 l/s (1). Une série d'au moins six canaux parallèles en sont issus et amènent les eaux jusqu'aux secteurs rizicoles dépendants de chacun des villages. Ce système d'irrigation, en multipliant les canaux, a l'inconvénient d'accroître les pertes inhérentes à ces canalisations en terre sur sol sableux. D'autre part le débit de cette source semble avoir diminué et, en conséquence, l'irrigation n'est plus possible dans les zones auparavant rizicoles, au Nord du village de Soavary. Le périmètre dépendant des sources d'Antanimiheva, beaucoup plus important et moins dispersé, présente cependant les mêmes caractéristiques.

Les systèmes d'irrigation de toute la région méritent d'être réorganisés en vue d'une utilisation plus rationnelle des ressources en eau. Une conception d'ensemble du réseau devrait être mise au point dans la plaine de Befandriana où les ressources artésiennes récemment découvertes ouvrent de nouvelles possibilités.

...

(1) Cf. DOMERGUE 1965 - Op. cit., p. 13.

Le chapitre au cours duquel nous avons exposé les grandes caractéristiques du milieu physique et humain de notre région appelle une conclusion. La première remarque qui s'impose est le poids déterminant les contingences du milieu naturel qui se traduit dans la localisation de l'habitat, lié à certains types de sol et à la présence de l'eau ; dans les difficultés saisonnières de circulation ; dans la nécessité d'un équipement hydraulique pour pallier aux alés climatiques. Nous insisterons également sur la forte densité liée à la présence d'un contexte naturel relativement favorable, hormis le climat. Enfin nous retiendrons le sous-équipement de l'ensemble de la région dans la plupart des domaines, caractéristique commune à toutes les régions dites sous-développées.

Nous voyons également apparaître une segmentation de notre région en zones aux caractéristiques variées :

- A l'intérieur de la plaine de Befandriana nous distinguons la partie centrale qui offre des sols argilo-calcaires, de bonnes ressources en eau utilisées par une population moyennement dense et dispersée dans des petits villages. Cette zone privilégiée contraste avec le pourtour de la plaine au paysage de savane sur sable roux, très peu peuplé et sans ressources en eau.
- Le plateau de Beravy présente lui aussi des contrastes entre la petite vallée de l'Androka aux sols d'apport fixateurs de la population et le plateau lui-même, vaste surface de sable roux presque déserte.
- La plaine d'Ankililoaka et la basse vallée de la Manombo, par bien des aspects, appartiennent au domaine communément désigné sous le terme "deltas de l'Ouest", lieu de concentration de la population sur des sols alluvionnaires et à proximité immédiate des ressources en eau.

Ces deux zones se distinguent cependant très nettement l'une de l'autre par la densité de population et par l'orientation des activités agricoles, la plaine d'Ankililoaka étant spécialisée dans la riziculture, la Basse Manombo dans la production de pois du Cap et de coton (Cf. entreprises agricoles étrangères).

Cette zonation issue de la confrontation des cartes du milieu naturel et des cartes de la population (Implantation et Densité) sera précisée ultérieurement par l'analyse des cartes d'occupation du sol et des cartes de la commercialisation.

...

CHAPITRE IIL'OCCUPATION DU SOL : PRODUCTION ET ORGANISATION
FONCIEREA - LA PRODUCTION

L'étude de la production est basée sur trois sources de renseignements :

- la photo-interprétation des vues aériennes IGN de 1954 et 1966 d'où sont issues les cartes dites d'occupation du sol (1).
- cette première information sera complétée par les statistiques administratives de valeur inégale.
- et enfin, nos enquêtes sur 16 villages.

Avec comme point de départ le commentaire des cartes, nous essaierons de décrire les divers modes de production (2), leur importance relative. Nous analyserons ensuite les divers types d'économies villageoises et les nuances régionales.

Les cartes d'occupation du sol ont une légende peu diversifiée. Ce fait s'explique par les difficultés sinon l'impossibilité technique dans lesquelles nous étions de distinguer plus finement les cultures pratiquées dans telle ou telle parcelle. Etant donnée l'échelle des photographies (1/40 000 pour la mission 1954, 1/60 000 pour celle de 1966) nous n'avons pu dissocier que deux types de parcelles : les rizières (cultivées ou en jachère) et les champs de culture sèche ou temporairement irriguée (enclos ou non). Cette classification grossière ne déforme que faiblement la réalité car la variété des cultures pratiquées dans cette région est très limitée ; en dehors du riz les cultures essentielles se résument au maïs et au manioc (ces deux plantes étant souvent associées), au pois du Cap et au coton. Certes, d'autres cultures existent, parmi lesquelles l'arachide, le vonemba (*Vigna-sinensis*), les patates douces mais elles n'ont qu'une importance secondaire.

...

-
- (1) Ces deux cartes ne sont pas exactement superposables dans la mesure où les assemblages photographiques dont nous disposons ne couvraient pas tout à fait les mêmes surfaces. C'est ainsi que pour la mission 1954, nous n'avons pas l'assemblage correspondant au plateau de Beravy. Par ailleurs la mission 1966 ne couvrirait pas la partie méridionale de notre domaine d'étude (Manombo-Ankilimalinika).
- (2) Nous utilisons cette expression dans son acceptation la plus simple sans tenir compte de son contenu sociologique.

1) La riziculture

Sur la carte de 1954 aussi bien que sur celle de 1966 la riziculture est localisée en deux endroits : la partie centrale de la plaine de Befandriana et la plaine d'Ankililoaka. On remarquera également l'existence de quelques rizières sur les "baiboho" de la Basse Manombo (cf. Carte d'occupation du sol 1954) mais sur de faibles surfaces.

La comparaison de ces deux cartes nous conduit à constater une évolution profonde de la riziculture sur deux plans : l'importance des surfaces cultivées et la localisation dans le détail de ces zones.

Le tableau ci-joint traduit la croissance notable des superficies rizicoles. Cependant cette croissance n'est pas du même type dans l'une et l'autre zone. A Befandriana l'extension des rizières s'est faite sur les surfaces qui étaient en 1954 en jachère ou en voie d'abandon alors qu'à Ankililoaka la multiplication des rizières est beaucoup plus importante et a été réalisée par conquêtes de nouvelles terres. De plus, toujours à Ankililoaka, nous constatons l'abandon d'une grande partie des rizières proches du village d'Ankaraobato. Ceci est le résultat de la transformation de la concession européenne installée à cet endroit qui, vers 1958, s'est orientée vers la culture du coton aux dépens de la riziculture en métayage.

Ce mouvement d'extension de la riziculture ne peut s'expliquer, semble-t-il, que par la convergence de deux facteurs la climatologie et l'histoire. L'année 1954 est au centre d'une période de sécheresse relative. Le déficit de pluviométrie particulièrement fort entre 1948 et 1951 a certainement eu des répercussions sur les débits des sources et diminué gravement les possibilités d'irrigation pour plusieurs années. Or à partir de 1959 (cf. chapitre I. Le climat), la pluviométrie redevenue normale a favorisé de nouveau l'extension de cette culture exigeant beaucoup d'eau. Certes l'évolution de la pluviométrie apporte un élément d'explication mais le facteur historique nous semble beaucoup plus déterminant.

ESTIMATION DES SURFACES CULTIVÉES
D'APRES LES PHOTO-INTERPRETATIONS DES MISSIONS AERIENNES IGN
1954 ET 1966

	<u>1954</u>	<u>1966</u>
<u>Plaine de Befandriana-Sud</u>		
Rizières cultivées	580 ha	941 ha
Rizières en jachère	824 ha	311 ha
Culture sèche ou temporairement irriguée	3 269 ha	7 908 ha
<u>Plateau de Beravy</u>		
Culture sèche temporaire	?	2 860 ha
<u>Zone d'Ankililoaka</u>		
Rizières cultivées	503 ha	1 400 ha
Rizières en jachère	925 ha	960 ha
Culture sèche ou temporairement irriguée	671 ha	375 ha
<u>Basse Manombo</u>		
Rizières cultivées	102 ha	?
Culture sèche ou temporairement irriguée	4 301 ha	?

L'importance des surfaces en jachère ou en voie d'abandon en 1954 peut être interprétée comme la traduction sur la carte des conséquences de la crise de 1947. En effet, entre le début du siècle, période de leur arrivée, et cette dernière date, la riziculture a été l'apanage des immigrés betsileo et antaisaka. N'étant pas propriétaires du terrain, ces derniers avaient avec les Masikoro "Tompontany" des rapports difficiles. Ce conflit latent a éclaté à l'occasion des troubles de 1947, ce qui a eu pour conséquence le départ d'un grand nombre d'immigrés et l'abandon d'une grande partie des surfaces rizicoles, phénomène visible sur la carte de 1954. Cette situation a cependant évolué dans la mesure où les Masikoro se sont mis à peu à peu à pratiquer ces techniques culturales qui leur étaient jusqu'alors étrangères (selon certains témoignages ils ne pratiquaient traditionnellement que le semis à la volée sur terrains marécageux). La carte de 1966 montrerait donc la reprise en main de la riziculture par les paysans masikoro.

On distingue trois saisons de culture du riz (1) : "Tsipala", c'est-à-dire riz de saison des pluies (cycle végétatif s'étendant de Décembre à Juin) ; "Godra" ou riz de saison sèche (Juin à Novembre-Décembre) et enfin "Tsivalantaona" ou saison intermédiaire (Mai à Septembre-Octobre), cette dernière étant très secondaire. La pratique de la double culture annuelle semble très répandue : parmi les 235 riziculteurs sur lesquels a porté notre enquête nous avons relevé 122 cas de double culture annuelle. Cependant la deuxième culture ne porte que sur des surfaces restreintes en raison du manque d'eau et ne se fait que sur les parcelles les plus favorisées par la proximité des canaux ou par leur position topographique (cf. tableau ci-joint sur la riziculture dans les 16 villages étudiés).

...

(1) cf. graphique du calendrier agricole pour la région de Tuléar.

Les techniques mises en oeuvre ne sont pas très élaborées; en particulier on ce qui concerne le contrôle de l'eau. Nous avons constaté l'existence dans la plaine de Befandriana de vastes surfaces rizicoles si mal drainées qu'elles devraient être abandonnées, provisoirement du moins. Le semis direct a presque disparu (14 cas sur 235) au profit du repiquage et la préparation du sol s'effectue par le piétinage des bœufs (la charrue est presque inconnue dans la région).

Dans l'ensemble cette riziculture n'est pas très intensive et ses rendements seraient très moyens (ils varient entre 1 et 2 T/ha). Néanmoins l'extension de ce type de culture témoigne d'une évolution importante des paysans masikoro qui récemment encore limitaient leur activité à quelques cultures vivrières (maïs, manioc) ou au pois du Cap et surtout à l'élevage.

2) Les cultures sèches ou temporairement irriguées

Par la place qu'elles occupent sur les cartes, ces cultures apparaissent comme le mode d'utilisation du sol dominant sur l'ensemble de la région.

La distinction entre champs ouverts et champs enclos ne correspond pas à une différence dans le type de culture mais plutôt à une nuance dans le paysage rural. Il existe en réalité plusieurs catégories de champs enclos. Dans la plaine de Befandriana une grande partie des villages sont entourés d'une série de parcelles rectangulaires limitées par des haies d'aloès. Il s'agit dans ce cas d'un système de défense du village contre les divagations des troupeaux. A l'intérieur de ces parcelles les cultures de maïs ou de manioc ne sont ni plus fréquentes, ni plus intensives que partout ailleurs. Sous ce terme de champ enclos nous avons également regroupé toutes les zones cultivées où la photographie aérienne révèle l'existence de parcelles limitées soit pas des haies, soit par des alignements plus ou moins continus d'arbres. Ce paysage est fréquent dans la Basse vallée de la Manombo où la signification ou le rôle de ces clôtures n'ont pu être éclaircis (système de défense ou limites foncières matérialisées ?).

Hormis cette distinction formelle, les cartes traduisent au moins pour la plaine de Befandriana, une grande extension de ce type de culture entre 1954 et 1966. Ce phénomène pourrait s'expliquer par le retour à des conditions climatiques plus favorables. Nous pensons cependant que l'explication climatique en partie valable pour la riziculture n'intervient pas de la même façon pour les autres cultures. En effet, si plusieurs années de grande sécheresse retentissent à plus ou moins longue échéance sur le débit des sources et par conséquent sur les possibilités d'irrigation, il n'en est pas de même pour les cultures sèches dont les surfaces varient chaque année directement en fonction de l'importance des précipitations, de la date d'arrivée des premières pluies et de la durée de la saison humide.

Alors que l'augmentation des surfaces de rizières est dans une certaine mesure en relation avec le cycle climatique, la variation des surfaces de cultures sèches est directement liée à la pluviométrie annuelle (que nous ne connaissons pas pour l'année 1966). Un autre facteur d'extension de ces cultures est certainement la croissance démographique, source de besoins nouveaux.

a) - Les cultures vivrières

Mais ces cartes ne nous renseignent pas sur l'importance relative qu'a chacune de ces cultures selon les régions. Maïs et manioc, très souvent associés, sont les plantes les plus cultivées dans l'ensemble de la région. Les résultats de nos enquêtes (cf. Tableau ci-joint) indiquent que, dans tous les villages étudiés, ces cultures sont pratiquées par la presque totalité ou au moins la moitié des paysans. Sur 570 familles 363 cultivent du maïs (63 %) et 435 du manioc (76 %).

Dans la plaine de Befandriana, la manioc, plante moins exigeante que le maïs en ce qui concerne l'eau aussi bien que le sol, est beaucoup plus fréquemment cultivé que le maïs alors que nous trouvons le phénomène inverse sur les baibbo de la Basse Manombo. Dans cette dernière zone, manioc et maïs sont parfois irrigués, technique qui n'est pratiquée ni dans la plaine de Befandriana, ni sur le plateau de Beravy. En outre, la région de la Basse Manombo connaît trois cultures annuelles du maïs : "tsako litsako" (saison des pluies), "tsako faosa" (saison sèche) et "tsako lembirano" (maïs tardif sur baiboho).

RIZICULTURE

<u>Village</u>	<u>1</u>	<u>2</u>	<u>3</u>	<u>4</u>	<u>5</u>	<u>6</u>	<u>7</u>	<u>8</u>	<u>9</u>	<u>*</u>
Bekongo-Sud	10	1	9	10	7	1	9	3.780	252	
Tsiloakarivo	34	34	-	34	28	-	34	102.430	26.208	
Bekongo-Nord	18	12	7	18	14	2	16	21.655	3.343	
Behibaka	8	8	-	8	-	1	7	7.845	1.426	
Beparasy	55	36	19	55	46	8	47	134.484	55.826	
Amborondolo	20	7	13	20	9	-	20	23.772	5.090	
Adabomalinika	27	8	18	26	10	-	27	14.868	3.914	
Tsianaloka	23	5	19	22	15	-	23	23.637	5.493	
Andranomena	2	-	2	2	-	-	2	336	-	
Mangotroka	5	1	4	5	1	-	5	2.016	672	
Antevamena	16	10	4	16	1	2	14	4.300	-	
Tsihosy	16	7	8	16	-	-	16	7.442	2.167	
Androtsy	1	1	1	1	-	-	1	1.008	-	
Antseva	-	-	-	-	-	-	-	-	-	
Tanambao	-	-	-	-	-	-	-	-	-	
Ankapoaka	-	-	-	-	-	-	-	-	-	
	235	130	103	233	131	14	221	347.573	104.393	

30,03 % de la production est vendue.

- * 1 : Nombre de riziculteurs
 2 : Riziculteurs propriétaires
 3 : Riziculteurs métayers
 4 : Riziculteurs travaillant en saison des pluies
 5 : Riziculteurs travaillant en saison sèche
 6 : Riziculteurs pratiquant le semis direct
 7 : Riziculteurs pratiquant le repiquage
 8 : Poids total de la production en Kg
 9 : Poids en Kg de la production vendue

Une nette différence se dessine donc entre la Basse Manombo où les cultures vivrières essentielles et surtout le maïs sont pratiquées sur un mode plus intensif et les autres régions où le manioc domine et où il n'y a pas d'irrigation.

b) Les cultures commerciales

Plantes connues dans cette région depuis fort longtemps, le pois du Cap et l'arachide n'entrent que pour une part infime dans l'alimentation des paysans du Sud-Ouest. Ce sont des productions essentiellement destinées à la vente et à l'exportation en ce qui concerne le pois du Cap. Nous avons donc estimé pouvoir intituler "carte de la production d'arachide et de pois du Cap" le cartogramme réalisé à partir des relevés des quantités commercialisées par chaque village.

Cette carte, comparée à celles de l'occupation du sol, indique qu'une grande partie des champs de cultures sèches sont en fait occupés par le pois du Cap et très secondairement par l'arachide. Cette remarque s'applique surtout à la Basse Manombo et au plateau de Beravy qui apparaissent comme les principales zones productrices de pois du Cap. En effet, sur un total de 3 338 T récoltées en 1967, ces deux zones ont fourni respectivement 51 % et 37 % de la production totale.

Par ailleurs - plaines d'Ankililoaka et de Befandriana - ces cultures occupent une place secondaire. Elles sont pratiquées par de nombreux villages mais ^{sur} des surfaces réduites. On constate que la production d'arachide ne prend le pas sur celle du pois du Cap que dans la plaine de Befandriana (64 % des 499 T commercialisées en 1967).

MANIOC						MAIS						
Villages	1	2	3	4	5	1	2	3	6	7	4	5
Bekongo-Sud	19	16	3	18.600	3.300	21	15	6	20	20	1.340	0
Tsilcakarivo	30	30	—	32.100	10.200	4	4	—	4	2	600	800
Bekongo-Nord	18	17	1	9.300	4.500	12	12	1	12	1	1.330	4.700
Behibaka	10	10	—	6.000	2.400	10	10	—	10	—	2.730	5.500
Beparasy	50	50	—	40.200	21.000	48	45	3	26	22	6.650	16.000
Amborondolo	29	29	—	25.200	13.200	21	21	1	21	20	7.720	24.000
Adabomalinika	37	35	2	22.350	9.600	23	21	2	22	14	2.990	2.500
Tsianaloka	18	17	1	46.950	17.700	14	14	1	13	1	2.210	2.800
Andranomena Sud	51	51	—	60.600	31.500	45	45	—	43	3	15.330	37.400
Mangotroka	21	21	—	31.200	21.000	13	8	5	9	4	2.510	8.000
Antevamena	27	26	2	18.000	9.600	25	25	1	22	6	2.530	3.300
Tsihosy	31	25	6	15.300	4.200	35	27	8	33	5	9.270	18.500
Androtsy	33	29	4	14.400	7.500	31	28	3	30	7	6.980	24.300
Antseva	18	18	—	4.800	0	20	20	—	20	—	4.720	4.300
Tanambao	18	2	16	5.400	2.100	21	1	20	21	—	1.920	4.000
Ankapoaka	25	13	12	13.500	1.200	20	10	10	20	—	1.770	400
TOTAL	435	386	47	363.900	159.000	363	306	63	326	105	70.600	156.500

1 : Nb. de cultivateurs ; 2 : Propriétaires ; 3 : Métayers ; 4 : Production en Kg ; 5 : Vente en Kg ; 6 : Travaillant en saison des pluies ; 7 : En saison sèche

Ces faits doivent être mis en relation avec la répartition des divers types de sols sur la carte du milieu naturel. Nous constatons en effet que la présence du pois du Cap est liée aux sols alluvionnaires ou baiboho, souvent désignés par le terme significatif "tanin-kabaro" (terrain à pois du Cap). La spécialisation dans cette culture de la Basse Manombo et du plateau de Beravy s'explique donc par la qualité des sols qu'on y trouve. De même la rareté des baiboho dans les plaines d'Ankililoaka et de Befandriana est la cause de la faible importance de la culture du pois du Cap. Par contre l'arachide, plante adaptée aux sols légers et au climat sec, trouve dans les sables roux de la plaine de Befandriana un terrain satisfaisant ses exigences écologiques. Cette diversification des produits selon les régions apparaît sur le tableau ci-joint où nous voyons un plus grand nombre de cultivateurs de pois du Cap dans les villages du centre et du Sud de notre périmètre d'étude alors qu'au Nord les planteurs d'arachide sont plus fréquents.

En schématisant, nous pourrions résumer ces remarques par le tableau suivant, ceci pour l'année 1967 :

	Basse Manombo	Plaine d' Ankililoa- ka	Plateau de Beravy	Plaine de Be- fandriana	TOTAL
Production Pois du Cap	1 721 T	208 T	1 237 T	172,5 T	3 338,5 T
Production Arachide	0	52,6	128,9	317,5	499

Ces cultures commerciales ont une importance déterminante pour l'économie régionale. Cependant, aussi bien que le riz, le maïs et le manioc, elles subissent les aléas climatiques auxquels s'ajoutent (cf. chapitre III. La commercialisation) les fluctuations du marché. Ces deux facteurs interviennent pour faire varier très sensiblement l'importance des superficies cultivées d'une année à l'autre. Ainsi en 1966, selon les monographies cantonales, la seule région de Manombo produisait 3 500 T de pois du Cap, la surface cultivée étant estimée entre 2 800 et 3 500 ha. En 1967, en tenant compte d'une production s'élevant à 1 721 T la surface cultivée variait entre 1 370 et 1 720 ha (1).

Alors que l'arachide est pleinement une culture sèche, le pois du Cap reçoit une irrigation d'appoint en Mai-Juin juste avant la floraison. Il est d'ailleurs semé à la fin de la saison des pluies (Mars-Avril) au moment où le sol est le plus humide et le semis s'effectue dans des trous de profondeur variable en fonction de la qualité du sol. Après au moins un sarclage, si les conditions pluviométriques sont satisfaisantes la plante couvre rapidement toute la surface du champ, indice d'une bonne récolte qui s'effectuera en Septembre-Octobre. Par les soins qu'elle suppose, trouaison, sarclages et irrigation, la culture du pois du Cap est relativement intensive.

Nous noterons par ailleurs que la migration saisonnière de nombreux paysans de la Plaine de Befandriana et même des régions plus méridionales a aujourd'hui presque totalement disparu. Ces déplacements temporaires vers les baiboho du Bas-Mangoky pour la culture du pois du Cap dont P. OTTINO décrit l'importance (2) n'intéressent qu'un nombre très limité de paysans.

(1) Calcul fait à partir d'une estimation du rendement moyen à l'hectare de 800 Kg à 1 000 Kg.

(2) cf. P. OTTINO : Les économies paysannes malgaches du Bas-Mangoky. Berger-Levrault - Paris 1963 - 375 p.

	A R A C H I D E			"	P O I S	D U	C A P
V I L L A G E S	1	2	3	"	1	5	6 *
Bekongo - Sud	2	1	1	"	1		1
Tsilakarivo	14	13	1	"	2	1	1
Bekongo - Nord	18	17	2	"	-	-	-
Behibaka	-	-	-	"	-	-	-
Beparasy	9	2	7	"	4	3	1
Amborondolo	3	-	3	"	13	10	4
Adabomalika	12	2	10	"	15	2	13
Tsianaloka	1	1	-	"	5	4	1
Andranomena - Sud	12	2	10	"	21	15	6
Mangotroka	10	-	10	"	6	-	-
Antevamena	1	-	1	"	20	18	4
Tsihosy	4	3	1	"	33	22	11
Androtsy	-	-	-	"	27	21	6
Antseva	5	1	4	"	20	20	-
Tanambao	1	-	1	"	22	-	22
Ankapoaka	-	-	-	"	2	2	-
T O T A L	92	42	51	"	191	118	76

* 1 - Nombre de cultivateurs

2 - Cultivateurs associés au SCPT

3 - Cultivateurs non associés

5 - Cultivateurs propriétaires

6 - Cultivateurs métayers

3) Les concessions

Comme nous l'avons vu précédemment les concessions européennes datent du début du siècle et sont localisées dans la région méridionale - Basse-Manombo, plaine d'Ankililoka. Sur la carte d'occupation du sol de 1954, elles ne sont pas réperables ni par le type de culture, ni par la forme des parcelles. Au contraire sur celle de 1966 nous distinguons très bien les grandes parcelles rectangulaires portant des cotonniers. Cette différence entre les deux cartes traduit l'évolution profonde de l'économie de ces entreprises agricoles. En 1954, ces concessions pratiquaient encore les cultures traditionnelles du pays : pois du Cap et riz, manioc, maïs. Le métayage était alors le seul système de mise en valeur et les techniques appliquées ne se différençaient guère de celles usitées par ailleurs. Or depuis 1956 la mise au point de variétés de cotonniers et de techniques culturales adaptées au milieu a permis l'introduction et la généralisation de cette culture industrielle. Dès lors, la formule habituelle du métayage ne pouvait plus s'adapter à cette nouvelle culture ; les concessionnaires ont dû instaurer la régie directe et transformer leurs métayers en salariés (1). Ces exploitations mettent en oeuvre des moyens modernes et importants (mécanisation, herbicides, engrais, irrigation d'appoint, traitements aériens pour la lutte contre l'Earias, parasite du cotonnier) tout en réservant certains travaux à la main-d'oeuvre saisonnière (récolte effectuée à la main). Cependant après un développement assez rapide vers 1960 la culture cotonnière ne progresse plus guère et n'occupe en définitive que des surfaces restreintes (cf. tableau ci-après) (2). Actuellement, les deux plus grandes concessions s'orientent vers la culture des plantes à parfum (basilic en particulier).

...

(1) Le salariat n'est cependant pas total dans la mesure où, condition sine que non pour attirer la main-d'oeuvre, les entreprises concèdent aux travailleurs une parcelle de 1 ou 2 hectares sur laquelle ces derniers font des cultures vivrières moyennant redevance du tiers de la récolte au propriétaire.

(2) Note sur le développement de la production cotonnière à Madagascar. C.E.D.T. 1968. - p. 52.

Culture cotonnière : surfaces cultivées (en hectare)

	1957	1959	1961	1963	1965	1966	1967	1968
Ranozaza		50	190	220	200	220	220	
Ankilimali- nika	44	120	120	150	160	155	180	
Divers					15	13		
Bullen						50	60	
TOTAL	44	170	310	370	375	438	460	430

Production (en tonnes)

	1957	1959	1961	1963	1965	1966	1967
Ranozaza		104	382	541	541	585	580
Ankilimali- nika	89	257	226	300	343	370	285
Divers					1	13	
Bullen						114	93
TOTAL	89	361	608	841	885	1 082	958 (1)

...

(1) 958 Tonnes de coton-graine récoltées en 1967 représentent environ 10 % de la production malgache.

A côté de ces entreprises relativement importantes existent d'autres concessions de taille plus réduite et qui ont maintenu les anciens usages. Dans cette catégorie, on relève une concession réunionnaise, deux pakistanaïses et quinze malgaches. Y sont cultivées les plantes usuelles du pays (1) :

- Concessions réunionnaises: 45 ha dont 20 ha de pois du Cap
25 ha de manioc
- Concessions pakistanaïses : 253 ha cultivées dont
58 ha de coton
60 ha de riz
115 ha de manioc
20 ha de pois du Cap
- Concessions malgaches : 371 ha cultivées dont
114 ha de riz
225 ha de pois du Cap
27 ha de manioc
5 ha d'arachide

4) L'élevage

Dans la mesure où sur la carte une grande partie des surfaces non cultivées peuvent être considérées comme des terrains de pacages des troupeaux, on peut supposer l'importance de l'élevage dans cette région. L'appréciation de l'effectif du troupeau régional n'est possible qu'à travers les statistiques officielles :

CANTON DE	1964	1965	1966	1967
Manombo	10 000	10 000	15 000	11 000
Ankililoaka	11 000	10 000	11 000	12 000
Basibasy	10 000	11 000	10 000	12 000
Befandriana	28 000	28 000	33 000	29 000
TOTAL	59 000	59 000	69 000	64 000

(1) Chiffres fournis par la Monographie annuelle 1967 du Canton de Manombo.

Si nous corrigeons ces chiffres en appliquant les taux de fraude de 30 % pour les adultes et 20 % pour les veaux calculés par MM. LACROUTS (1), nous pouvons estimer qu'en 1967 le troupeau de ces quatre cantons comptait environ 82 000 têtes. Notons cependant qu'une partie de cet effectif ne se trouve pas dans notre périmètre d'étude.

Comme le montre/le tableau précédent, les cantons de Befandriana et de Basibasy sont incontestablement les plus spécialisés dans l'élevage. Ceci correspond d'ailleurs à la vocation de ces vastes espaces de savane sur sable roux. Ce phénomène est corroboré par les résultats de nos enquêtes qui nous donnent une moyenne de 1,4 têtes de bétail par habitant dans la plaine de Befandriana, contre 0,6 pour les autres zones (2). Notons également que ce rapport est particulièrement élevé pour les villages peuplés d'Antandroy, ethnie pour laquelle l'élevage est l'activité essentielle.

La structure du troupeau toujours d'après nos enquêtes serait la suivante :

Veaux	:	25 %
Vaches	:	38 %
Jeunes mâles	:	37 %

Comparant avec la structure moyenne du troupeau du Sud-Ouest donnée par le rapport LACROUTS (veaux 20 %, vaches 35 %, jeunes 23 %, mâles 22 %) nous constatons certaines différences notables. La faible proportion de jeunes et de mâles nous semble due à l'importance des ventes de mâles, en particulier de boeufs de boucherie (exportés vers Tuléar) et de jeunes sur les marchés de Befandriana, Antanimiheva, etc... (cf. chapitre III).

...

(1) "Etudes des problèmes posés par l'élevage et la commercialisation du bétail et de la viande à Madagascar. MM. LACROUTS, TYC, BERTRAND, SARNIGUET - T I, 287 p., T II, 90 p. et annexes, Paris 1962.

(2) Chiffres fournis sous toute réserve car les enquêteurs peuvent difficilement contrôler les déclarations des paysans qui sont généralement sous-estimées dans une forte proportion.

Dans l'ensemble, compte tenu de la forte mortalité due aux maladies et à la mauvaise alimentation saisonnière, compte tenu également des ventes destinées à l'approvisionnement de Tuléar, nous pouvons considérer que l'effectif du troupeau augmente peu.

Ici comme dans tout l'Ouest, l'importance économique de l'élevage n'est pas en rapport avec l'effectif du troupeau. L'élevage est en effet remarquablement peu intégré à l'agriculture. Le boeuf n'intervient que pour le piétinage des rizières et pour la traction des charrettes. La culture attelée n'est presque pas connue (7 charrues pour l'ensemble de la plaine de Befandriana) et sa promotion est justement l'une des tâches des services de la vulgarisation agricole.

Peu utilisés dans l'agriculture, les bovins ne participent que pour une faible part à l'alimentation humaine. Hormis lors des abattages cérémoniels (funérailles, "bilo", "savatra", sacrifices religieux divers...) la viande de boeuf est rarement consommée. Les quelques bouchers de la région ne se trouvent que dans les plus gros centres et leurs ventes ne sont pas régulières. Cependant la production laitière, d'ailleurs très faible et saisonnière (saison des pluies uniquement), est en totalité consommée par les éleveurs eux-mêmes.

L'intégration du boeuf dans le circuit économique ne s'effectue que très partiellement et sous la pression de phénomènes extérieurs. C'est en effet à l'occasion de la collecte des impôts (impôt "per capita" et taxes sur chaque tête de bétail) qu'est commercialisée une partie du troupeau. Parfois peuvent jouer ce même rôle les besoins monétaires pour l'acquisition de vivres, en cas de disette et de vêtements. En réalité, la commercialisation, loin d'être le but de l'élevage, n'est qu'une sorte d'incident dû à la pression de l'impôt ou de besoins monétaires occasionnels. De ce fait, le boeuf devient une source de sécurité une réserve monétaire (1), fonction très bien exprimée par ce témoignage d'un paysan Masikoro "le boeuf c'est notre banque de Madagascar".

...

(1) cf. Les économies Paysannes du Bas-Mangoky, op. cit. 125 p.

Le terme d'élevage appliqué à cette activité pastorale ne semble pas correspondre à la réalité. En effet, le gardiennage, le jour, la construction de parcs pour la nuit et le déclenchement saisonnier de feux de brousse sont à peu près les seules contraintes auxquelles se soumet le propriétaire du troupeau. La pauvreté des pâturages naturels obligent les troupeaux à se déplacer perpétuellement mais en général, ils reviennent quotidiennement au village. Dans les zones où les cultures sont particulièrement denses, les villages se dédoublent en un hameau-centre de cultivateurs séparé d'un second hameau où sont rassemblés les gardiens et les parcs à bocufs. Nous noterons cependant que cet élevage extensif n'est jamais, sur le plan économique, qu'une activité seconde par rapport à l'agriculture. Même chez les plus fervents éleveurs antandroy de la plaine de Befandriana, agriculture et élevage sont toujours juxtaposés, le premier temps conservant le rôle primordial ne serait ce que parce qu'il permet de répondre aux nécessités alimentaires.

En nous référant à l'ouvrage cité plus haut, nous pouvons définir cet élevage comme "une association bio-économique spontanée entre une population et une espèce animale qui a rencontré un milieu naturel favorable". "La production de l'élevage extensif ne représente absolument pas la valorisation du travail de l'homme mais simplement une véritable rente foncière (1). Cependant, il est important de ne pas réduire l'analyse de l'élevage à son aspect économique car il est indéniable que sur le plan psychologique il joue au contraire un rôle essentiel.

A côté de celui des bovins, les autres formes d'élevage comptent peu. On relève la présence de quelques troupeaux de chèvres et de moutons, propriété exclusive des antandroy. Les porcs sont également peu nombreux (1 900 têtes en 1966 selon les statistiques administratives) à l'exception de la zone d'Ankililoaka où des Betsileo se sont spécialisés dans cet élevage. Par contre dans tous les villages existent d'importantes basses-cours, appoint alimentaire non négligeable et source de revenus.

...

(1) Etude des problèmes posés par l'élevage et la commercialisation du bétail et de la viande à Madagascar - op. cit. - 43 p.

A l'occasion de cet exposé sur la production, nous avons été amené à dépasser souvent le strict commentaire de carte pour décrire rapidement les techniques mises en oeuvre et le rôle de ces produits. Ces données recueillies au cours de nos enquêtes ou à travers des documents préétablis ne pouvaient pas être omises car elles permettent de préciser et d'explicitier les faits bruts cartographiés. Cependant nous ne limiterons pas l'étude de l'occupation du sol à la description des diverses activités productives car ces dernières s'inscrivent à l'intérieur d'un cadre juridique qui régit l'utilisation du sol.

A - L'ORGANISATION FONCIERE

En réalité nous constatons l'existence de deux cadres juridiques juxtaposés et même concurrents : d'une part le droit traditionnel, d'autre part la juridiction foncière officielle. Le premier règle encore la majeure partie des activités des paysans et de ce fait, doit être considéré comme le système de référence déterminant. Il est néanmoins fortement mis en cause par la juridiction officielle qui, en permettant l'immatriculation des terres, c'est-à-dire leur appropriation individuelle, tend à bouleverser l'équilibre traditionnel. Faute de temps nous n'avons pas pu mener une enquête sur la réglementation foncière dans un ou plusieurs villages. Nous ne pourrions donc que résumer ce qui est connu des structures foncières traditionnelles essentiellement à travers l'ouvrage de P. OTTINO (1). Nous traiterons ensuite des problèmes posés par le processus d'immatriculation des terres.

1) Les structures foncières traditionnelles

Autrefois les "mpanjaka" masikoro exerçaient le rôle de maîtres de la terre. C'est à eux que revenait le pouvoir de distribuer le sol aux "vohitso", c'est-à-dire aux hommes libres, les esclaves n'ayant évidemment aucun droit foncier. Les traces

...

(1) Les économies paysannes malgaches du Bas-Mangoky, op. cit.

E L E V A G E

65

	Nb. boeufs	N. prop.	Tail. Moy.	Taureaux	Vaches	Veaux	Boeufs	Dressés	Ventes	Porcs
Bekongo - Sud	64	6	11	4	24	7	29	6	12	0
Tsiloakarivo	303									
Bekongo - Nord	53	7	8	3	21	13	16	12	2	0
Behibaka	51	5	10	3	16	20	12	6	6	0
Beparasy	437	32	14	18	121	131	167	28	65	20
Amborondolo	256	20	13	10	104	77	65	16	24	23
Adabomalinika	202	20	11	11	72	52	67	30	18	2
Tsianaloka	161	16	11	7	91	32	31	6	18	0
Andranomena	567	36	17	38	175	130	202	30	39	0
Mangotroka	197	13	16	8	79	47	63	10	13	2
Antevamena	103	15	7	1	41	27	32	16	4	4
Tsihosy	110	19	6	14	43	16	37	18	8	12
Androtsy	161	19	9	6	70	45	40	10	14	9
Antseva	93	11	9	3	33	21	36	14	2	11
Tanambao	69	14	6	3	43	9	14	6	9	0
Anakapoaka	126	22	6	13	63	19	31	14	12	0

de cette ancienne organisation foncière sont encore réperables. On constate en effet que les descendants des Mpanjaka possèdent les meilleures terres. Par ailleurs l'attribut de maître de la terre "Tompontany" s'est transmis aux Masikoro originaires par opposition aux immigrés antandroy, betsileo ou antaisaka.

Chaque village exerce sur un certain territoire ("faritany") un droit privatif. Les limites en sont fixées et souvent matérialisées par un obstacle naturel, un canal ou des arbres. L'existence de ces territoires villageois très étendus et englobant de vastes espaces parfois peu utilisés (terrains de parcours de bovidés) fait que la notion de terre libre n'est qu'une illusion. Par ailleurs le "faritany" ou territoire à partir duquel les villageois tirent leurs ressources correspond le plus souvent à la terre des ancêtres "Tanindrazana". Cette liaison entre ces deux notions implique pour un étranger qui veut s'installer dans un village masikoro la nécessité de créer avec les maîtres de la terre une alliance (1), substitut du lien familial.

La distinction juridique fondamentale se situe au niveau des lignages. Toujours selon la même source on distingue deux types de biens fonciers : les terres "lova" et les terres "filà". La première catégorie est celle des terres lignagères héritées, propriété communautaire d'un groupe familial. Chaque membre exerce un droit d'usage sur une partie de la surface commune. Ces biens sont en principe inaliénables ; cependant la vente est possible à condition que le groupe donne unanimement son accord. Sont dites "filà" des terres achetées ou défrichées par un individu. Elles sont en principe aliénables.

Il est important de noter que les droits fonciers varient en fonction de la qualité de la terre. En général, il n'y a aucune appropriation sur les pâturages et les terrains de brûlis où s'applique au contraire la notion de droit d'usage. Les droits sont d'autant plus précis que le terrain est plus riche et plus densément occupé, cas des baibofo et des rizières. Pour les rizières nous avons constaté de multiples interférences entre les droits

...

(1) Les économies paysannes malgaches du Ba-Mangoky. op. cit.

fonciers et les droits d'eau. On peut penser que dans la mesure où la riziculture a été introduite par des immigrants betsimisaraka et antaisaka, les coutumes de ces étrangers ont été en partie reprises par les masikoro en même temps que les techniques culturales (1). Nous insisterons enfin sur l'importance du métayage. Cette forme d'exploitation est très fréquente sur les rizières et les champs du pois du Cap. (44 % des riziculteurs questionnés sont des métayers ainsi que 40 % des cultivateurs de pois du Cap). Il est beaucoup plus rare pour les cultures vivrières traditionnelles maïs - manioc (17 et 11 % des paysans sur lesquels ont porté nos enquêtes, la majeure partie étant d'ailleurs des Antandroy, employés des concessions européennes).

2) La juridiction foncière officielle

"... L'immatriculation est vue avec défaveur et soulève dans le milieu traditionnel de fortes oppositions qui se traduisent quelquesfois par des réactions les plus énergiques pouvant aller jusqu'au rejet de la communauté. Pourtant l'immatriculation tend à se développer marquant une nouvelle direction d'évolution qui dénote tout à la fois les progrès de l'individualisme et une révolution dans les rapports de l'homme et du sol et dans les concepts économiques..." (2). Cette constatation faite sur le Bas-Mangoky s'applique également à notre région.

Par les cartes foncières que nous avons dressées à partir des registres et des cartes de repérage du Service des Domaines, nous constatons l'importance du phénomène d'immatriculation. La compréhension de cette nouvelle situation foncière doit tenir compte de l'histoire de la Réglementation Domaniale. A cette fin, il est important de se référer à quelques dates clefs :

...

(1) Ces quelques remarques sur les structures foncières demandent à être précisées ultérieurement. Nous pensons compléter ce travail par une étude détaillée de l'organisation foncière d'un ou deux villages.

(2) cf. P. OTTINO. op. cit. 99 p.

- 1896 : 9 Mars : Loi sur la propriété foncière
- et - 1911 - 3 février : décret sur le régime foncier.

Ces décrets instituent le système de l'immatriculation. Aux yeux du gouvernement colonial, il est conçu comme un instrument juridique donnant aux colons européens le moyen de s'emparer légalement des terres nécessaires à leur implantation pour le moyen des concessions ^{immatriculées}. Le processus d'immatriculation comporte deux démarches bien distinctes :

- a) l'obtention d'un titre foncier. C'est l'opération qui individualise la parcelle. Elle comporte une partie technique (repérage et bornage) effectuée par le Service Topographique et une partie administrative et juridique : l'immatriculation sur le livre foncier.
- b) l'obtention d'un titre domanial qui précise l'étendue des droits.

On distingue à ce sujet :

- les terres immatriculées
- les terrains concédés à titre définitif ou provisoire, à titre gratuit ou à titre onéreux ;
- les terrains loués ;
- les baux ordinaires et emphytéotiques ;
- les affectations ou dotations en faveur des communes ou services publics.

- 1926 - 28 Septembre

- 1927 - 12 Août - décret et arrêtés d'application créant les réserves indigènes.

et - 1929 - 25 Août - Décret sur le cadastre indigène.

Il s'agit d'une réaction de défense contre les déséquilibres qu'introduisait le phénomène de l'immatriculation en milieu traditionnel. Cette législation permet aux communautés villageoises de conserver une grande partie de leurs terres. De plus, elle débouche sur une possibilité de transformation de leur occupation de fait en un titre foncier pour l'immatriculation. Ceci explique l'importance des immatriculations entre 1927 et 1948 (cf. tableau ci-joint).

SURFACES IMMATRICULEES

ZONE D'ANKILILOAKA

Date d'imma- trication	E T R A N G E R S		Exploitants
	Concession provisoire	Titre définitif	Malgaches
1911 - 1926		2 728,98 ha	
1927 - 1948	1 355,37 ha	31,90 ha	1 297,41 ha
1949 - 1958			139,58 ha
1959 - 1968			135,64 ha
T O T A L	1 355,37 ha	2 760,88 ha	1 572,63 ha

ZONE DE MANOMBO

1911 - 1926		1 359,68 ha	
1927 - 1948		1 765,71 ha	216,56 ha
1949 - 1958	238,80 ha		4,22 ha
1959 - 1968			23,81 ha
T O T A L	238,80 ha	3 125,39 ha	244,59 ha

PLATEAU DE BERAUVY (Vallée de l'Androka)

1911 - 1926			38,67 ha
1927 - 1948		33,25 ha	78,41 ha
1949 - 1958			134,83 ha
1959 - 1968			63,52 ha
T O T A L		33,25 ha	315,43 ha

PLAINE DE BEFANDRIANA

Date d'immatriculation	E T R A N G E R S		Exploitants Malgaches
	Concession provisoire	Titre définitif	
1911 - 1926		919,75 ha	
1927 - 1948			52,30 ha
1949 - 1958			469,40 ha
1959 - 1968			
T O T A L		919,75 ha	521,70 ha

TOTAL SUR LE PERIMETRE D'ETUDE

1911 - 1926		5 008,41 ha	38,67 ha
1927 - 1948	1 355,37 ha	1 830,86 ha	1 644,68 ha
1949 - 1958	238,80 ha		748,03 ha
1959 - 1968			222,97 ha
T O T A L	1 594,17 ha	6 839,27 ha	2 654,35 ha
11 087,78 ha au total			

Les cartes traduisent une situation foncière très différente selon les régions. En effet, sur la plaine de Befandriana l'immatriculation ne porte que sur des surfaces relativement restreintes et cette appropriation a été réalisée surtout par des étrangers, pakistanaïes en l'occurrence. Dans la vallée de l'Androka les terres immatriculées ne sont nombreuses qu'à proximité des villages de Soahazo et Analamisampy, gros producteurs de pois du Cap et elle est ici le fait de paysans malgaches. Il n'en est pas de même au Sud, plaine d'Ankililoaka et basse Manombo, où l'immatriculation est un phénomène généralisé. On peut mesurer sur cette carte l'impact de la colonisation européenne qui, essentiellement entre 1911 et 1928, s'est appropriée plus de 5 000 ha, évidemment parmi les meilleures terres. Après 1928, les concessionnaires étrangers ont encore étendu leurs domaines (concessions provisoires) mais à la même époque les paysans masikoro, surtout dans la plaine d'Ankililoaka, ont également utilisé la nouvelle juridiction pour se constituer des petites exploitations. On notera en effet l'opposition entre les grands blocs immatriculés par les européens et les petites surfaces des exploitants malgaches.

A partir de 1958, le processus d'immatriculation a cessé pour les européens et semble se ralentir pour les Malgaches. Or cette dernière constatation n'est qu'une apparence. En réalité, les demandes d'immatriculation se multiplient (cf. l'importance des repérages sur la carte foncière coupure III (1)). Ce phénomène pourrait traduire une désintégration des structures sociales traditionnelles. Il indique également la constitution d'une classe de concessionnaires malgaches. Or certains indices nous permettent de penser qu'une bonne partie de ces derniers forment un groupe dominant sur le plan politique. On trouve en effet parmi eux des autorités politiques élues, des membres de l'administration, des maires et des conseillers ruraux. Une telle coïncidence n'est sans doute pas fortuite et, sous réserve d'une étude foncière et sociologique précise, pourrait être interprétée comme le signe de la constitution d'une classe sociale dominante qui fonderait son pouvoir au plan économique, sur l'appropriation foncière et au plan politique, sur son rôle dans l'administration, ces deux plans étant d'ailleurs interdépendants.

(1) Ainsi, depuis 1958, nous avons relevé pour l'ensemble de la région 178 demandes d'immatriculation portant sur une surface très approximative de 2.250 ha.

DENSITE D'OCCUPATION DU SOL (culture et immatriculation)

ZONES	Superficie totale	% de la population	Surface cultivée en 1966	% surface cultivée Surface totale	Surface immatriculée	% de surface immatriculée
Basse - Manombo	21 000 Ha	47,48 %	(1)	(1)	3 608,78 Ha	17,20 %
Plaine d'Ankililoka	7 700	12,88	1 775	23,0	5 688,88	73,88
Vallée de l'Androka	25 000	15,16	2 860	11,4	348,68	1,40
Plateau de Béravy	38 800	0,66	?	-	-	-
Plaine de Befandriana partie centrale	43 900	17,78	8 849	20,0	1 441,45	3,28
Plaine de Befandriana pourtour de la plaine	97 600	6,04	?	-	-	-
T O T A L	234 000	100,00			11 087,79	4,74

(1) Dans la mesure où la mission de 1966 ne couvre pas toute la zone de Manombo, nous ne pouvons que citer le chiffre de 1954 soit 4 403 Ha ou 21 % de la surface totale.

Ce commentaire des cartes d'occupation du sol nous permet de dégager les grandes caractéristiques de l'agriculture du pays masikoro. Par la comparaison des surfaces cultivées en 1954 et en 1966, nous avons vu que l'occupation du sol est largement fluctuante. Elle est en effet étroitement soumise aux aléas climatiques auxquels viennent s'ajouter certains facteurs historiques (cf. l'évolution de la riziculture) et économiques (pour les cultures commerciales). D'autre part cette agriculture n'occupe qu'une part restreinte de l'espace disponible. Certes les zones où conditions pédologiques et ressources en eau permettent la culture sont elles-mêmes limitées, mais dans l'ensemble on peut considérer que toutes les potentialités du milieu sont loin d'être utilisées. (cf. le faible pourcentage de surface cultivée par rapport à la surface totale. Tableau ci-joint). Par ailleurs, les vastes plaines de sable roux jusqu'ici réservées aux pacages des troupeaux pourraient donner lieu à une exploitation plus rentable. Cependant, l'extension des surfaces cultivées suppose d'une part la rationalisation de l'utilisation des ressources en eau et d'autre part l'amélioration des techniques et des instruments de culture. Ceci nous semble particulièrement nécessaire et possible dans les zones méridionales (Basse Manombo et plaine d'Ankililoaka) où la densité de la population est forte et le milieu naturel favorable. Nous insisterons enfin sur la corrélation qui semble exister entre la densité de population et l'importance de l'immatriculation. Certes la proximité des grandes concessions européennes n'est pas étrangère à ce phénomène mais nous pensons qu'il traduit surtout une destruction des cadres de la société traditionnelle sous l'influence combinée de la pression démographique et de l'économie d'échange.

La combinaison des cartes d'occupation du sol, de la production du pois du Cap et d'arachides et des cartes foncières confirme la zonation que nous avons établie à l'issue du chapitre précédent. La zone de la Basse Manombo, caractérisée par une forte densité d'occupation du sol, fournit essentiellement du pois du Cap en sus des productions vivrières traditionnelles. La plaine d'Ankililoaka est au contraire spécialisée dans la riziculture. Ces deux zones ont en commun d'être marquées par la présence des concessions européennes et par le développement du processus d'immatriculation foncière.

Sur le plateau de Beravy et dans la plaine de Befandriana l'agriculture n'occupe que des secteurs limités correspondants aux meilleurs sols ou aux surfaces irrigables. La vallée de l'Androka est grosse productrice de pois du Cap alors que dans la plaine de Befandriana, les cultures vivrières (riz, maïs, manioc) ne laissent qu'un rôle secondaire aux productions commerciales (arachide et pois du Cap). Ces deux sous-régions entretiennent également un important cheptel bovin. Ces différences notoires dans le domaine de la production et de l'organisation foncière entre ces quatre sous-régions considérées laissent supposer que des contrastes se retrouveront au niveau de l'économie.

CHAPITRE III

LA COMMERCIALISATION

A l'occasion du commentaire de la carte de l'infrastructure nous avons souligné la forte densité des lieux de transactions, commerciales, magasins divers, centre d'achat du Syndicat des Communes et marchés de bovidés. Par ailleurs, sur les tableaux de productions agricoles des 16 villages étudiés, où figure la proportion de produits vendus (soit dans l'ensemble :

- paddy	:	30 %
- maïs	:	22 %
- manioc	:	44 %
- arachide	:	100 %
- pois du Cap	:	100 %

), nous avons pu remarquer l'importance de la commercialisation. Ces deux indices justifient à eux seuls l'analyse de ce phénomène. A cette fin, nous bâtirons l'exposé sur le commentaire de quatre cartes, cartes des marchés de bovidés, carte de la collecte et du commerce de détail, carte de la commercialisation du pois du Cap et des arachides en 1967 et enfin carte de la commercialisation du pois du Cap en 1967 - (ensemble de la côte Sud-Ouest).

...

A - Les marchés de bovidés

Notre région compte cinq marchés hebdomadaires de bovidés d'importance variable, tous situés sur l'axe routier Tuléar-Mangoky. Parmi ces marchés, un seul a une grande importance, celui de Befandriana, où plus de 7 000 bovidés ont été commercialisés en 1967. Les centres d'Antanimiheva - environ 2 000 transactions en 1967 -, Betsioky 1 318, Ankililoaka 1 685 et enfin Ankilimalinika 915, sont des marchés d'intérêt mineur qui ne présentent pas les mêmes caractéristiques que celui de Befandriana. En effet, comme le fait apparaître la carte, Befandriana est le lieu de convergence d'un grand nombre de bovidés provenant des régions avoisinantes, Bas - Mangoky, région de Manja, bassin d'Ankazoabo et zone montagneuse. C'est ainsi qu'en 1967 sur 7 397 bovidés ^{vendus} à Befandriana à peine la moitié (47%) provenait des environs immédiats (cf. graphique : Marché de bovidés de Befandriana-Sud 1967 - Provenance et destination des animaux vendus). Pour les autres marchés l'origine du bétail est au contraire strictement locale. Nous prendrons comme exemple le marché d'Ankilimalinika où 87% des boeufs vendus en 1967 provenaient de la région de la Basse-Manombo.

Il en est de même lorsque l'on considère les destinations des animaux. A Befandriana 21 % des boeufs vendus restent dans la région, c'est dire que la majeure partie des boeufs achetés sont destinés à rejoindre d'autres régions en l'occurrence Tuléar (41 % des achats) et la zone de Manombo-Ankililoaka (24 %). A Ankilimalinika nous trouvons les proportions inverses : 70 % des boeufs restent sur place et 30 % sont envoyés principalement vers Tuléar.

L'analyse de la provenance et de la destination du bétail sur ces deux marchés nous permet d'affirmer que seul celui de Befandriana a un rôle inter-régional et qu'il est peut-être le seul véritable marché. En effet que ce soit à Antanimiheva, Betsioky, Ankililoaka ou Ankilimalina, les transactions ressemblent plutôt à des échanges entre éleveurs de la même région ; les uns vendent de jeunes bêtes pour acheter des adultes, les autres effectuant l'opération inverse. Au contraire le marché de Befandriana est le lieu de rencontre des éleveurs locaux ou même étrangers avec les bouchers de Tuléar, les maquignons et les acheteurs de

la Société Rochefortaise (1). L'étude des catégories de bovidés faisant l'objet des transactions confirme cette remarque.

Les éleveurs masikoro distinguent au moins sept catégories de bovidés en se basant sur l'âge :

- terabao : veaux et velles ayant moins d'un an
- maota : entre 1 et 2 ans
- temboay : de 2 à 3 ans, jeune génisse ou taurillon
- sakany : de 3 à 5 ans, jeune vache, taureau ou boeuf
- tamana : vache de plus de 5 ans
- ombilahy : taureau de plus de 5 ans
- vositse : boeuf de plus de 5 ans.

Deux catégories sont particulièrement commercialisées : les "maota" et les "vositse", c'est-à-dire, d'une part les veaux ayant passé l'âge critique et d'autre part les boeufs de boucherie. Dans tous les marchés considérés, c'est sur les "maota" que portent la majeure partie des transactions (40 à 50 %). Ils sont en effet le principal objet des échanges entre paysans. Or il n'en est pas de même pour les boeufs adultes. De ce point de vue, le marché de Befandriana fait exception car il est le seul où la proportion de vositse vendus atteint 30 % du total des ventes (contre 18 % à Ankilimalinika par exemple) (2). Ce fait est à mettre en relation avec le type d'acheteur présent sur ces marchés : les bouchers, les maquignons et les intermédiaires de la Rochefortaise délaissant les jeunes animaux et achetant surtout les boeufs de boucherie. Befandriana est donc un centre d'alimentation en viande de la ville de Tuléar. Les autres marchés participent très peu à ce courant commercial et n'ont qu'un intérêt local.

Nous pouvons poursuivre l'étude du marché de Befandriana en analysant l'évolution des ventes et des prix au courant de l'année 1967. Les deux graphiques en annexe (évolution du nombre des ventes par catégories et évolution des prix) étonnent par le contraste qu'ils montrent entre la saison sèche et la saison

...

(1) En 1967, la Rochefortaise n'a acheté directement qu'un petit nombre d'animaux à Befandriana (162 selon les registres). En réalité la majeure partie de ses achats s'effectuent par des intermédiaires. Cette société joue même sur ce marché considéré comme marginal un rôle très important car elle se porte acquéreur des meilleures bêtes qu'elle destine à l'exportation. C'est elle qui détermine les cours dans une large mesure.

(2) cf. graphique intitulé : "Les marchés de bovidés de la région de Befandriana-Manombo - Importance des transactions par catégories de bovidés en 1967.

des pluies. On pourrait penser à priori que la saison des pluies en favorisant l'alimentation des animaux se traduirait par une restriction du nombre des ventes et par conséquent par une élévation des prix. Or c'est le phénomène inverse qui se produit. Le nombre mensuel des ventes est plus important en saison des pluies qu'en saison sèche (environ 700 contre moins de 600) et les prix, du moins pour les vositse, sont plus élevés en saison sèche qu'en saison des pluies.

Ce phénomène à première vue paradoxal s'explique par la convergence de plusieurs facteurs. Certes la saison des pluies est la période des bons pâturages mais c'est également celle des difficultés d'alimentation, celle des dépenses pour les travaux de préparation des futures récoltes. Les paysans sont alors obligés de vendre leurs bocufs afin d'obtenir un peu d'argent liquide pour acheter des produits alimentaires et faire face aux dépenses d'exploitation. L'afflux des bestiaux sur le marché provoque une baisse des cours (minimum en avril) (1).

Au début de la saison sèche, c'est-à-dire jusqu'en Juillet, l'effet de la saison des pluies sur l'alimentation du bétail se fait encore pleinement sentir. Les boeufs atteignent leur poids le plus élevé ; la propension à la vente est moins forte et c'est la période pendant laquelle la Rochefortaise achète, ce qui explique la montée des prix des "vositse". Pendant la deuxième partie de la saison sèche et ce jusqu'à Novembre, les ventes sont très variables. La sécheresse se fait sentir durement mais par ailleurs les récoltes s'effectuent et fournissent nourriture et argent. A partir de juillet les prix ont tendance à diminuer peut-être en fonction de la moins bonne qualité des animaux.

Cette analyse rapide de l'évolution des ventes et des prix confirme donc l'aspect non spéculatif de cet élevage. Les ventes ne sont pas déterminées par les prix mais par les nécessités de l'alimentation et de l'agriculture ainsi que par la pression fiscale. Notons également que l'influence de la saison sèche ne se fait sentir qu'à retardement. En réalité le "vositse" joue effectivement le rôle de volant de sécurité, de "caisse d'épargne".

...

(1) Notons cependant que les variations des prix ne sont sensibles que pour la catégorie des "vositse", les seuls animaux faisant l'objet d'une véritable spéculation. Par contre, Tamana, Temboay et Maota ont des cours relativement stables tout au long de l'année.

IMPORTANCE DES TRANSACTIONS PAR CATEGORIE DE BOVIDES

Marché	Nb. de boeufs vendus en 1967	Vositra	Maota	Temboay	Tamana	Autres
Befandriana - Sud	7 149	2 131-29,8 %	2 804-39,2 %	996-14,0 %	819-11,4 %	399-5,6 %
Antanimiheva (incomplet)	1 902	482-25,9 %	790-41,5 %	276-14,5 %	223-11,7 %	121-6,4 %
Betsioky	1 318	238-18,1 %	654-49,6 %	183-13,9 %	152-11,5 %	91-6,9 %
Ankililoaka	1 685	275-16,3 %	819-48,6 %	252-15,0 %	218-12,9 %	121-7,2 %
Ankilimalinika	915	166-18,2 %	475-51,9 %	132-14,4 %	75-8,2 %	67-7,3 %
T O T A L	12 969	3 302-25,4 %	5 542-42,7 %	1 839-14,2 %	1 487-11,5 %	799-6,2 %

Au niveau global, et toujours à partir de la même source d'information que sont les cahiers de contrôle des marchés, on peut estimer que sur un total de 13 200 boeufs commercialisés en 1967 sur les cinq marchés, 8 700 environ provenaient de notre région. Or si l'on défalque le nombre des boeufs qui après la vente restent dans la même région (6 300 environ), le nombre des boeufs exportés s'abaisse à 2 400 (1). Compte tenu de l'importance numérique du troupeau (82 000 têtes) nous pouvons donc conclure à une très nette sous-exploitation du cheptel bovin. (2)

B) La collecte et le commerce de détail

1. L'organisation commerciale pakistanaise et le Syndicat des Communes.

La carte intitulée : "Importance de la collecte et du commerce de détail" est issue de l'exploitation des résultats de l'enquête réalisée chez les principaux commerçants de la zone. Les renseignements obtenus étant incontrôlables, il importe de les considérer comme un ordre de grandeur et non en valeur absolue. En regroupant pour chacun des centres commerciaux la valeur des achats ou des ventes de tous les commerçants enquêtés, cette carte donne une hiérarchie des centres en fonction de l'importance des transactions. Ainsi Befandriana et Antanimiheva apparaissent comme les deux pôles économiques de la plaine de Befandriana ; Ankili-loaka joue le même rôle pour sa région tandis que Manombo et Ankilimalinika se partagent le contrôle de la Basse Manombo, avec cependant un net avantage au profit de ce dernier, beaucoup mieux placé sur l'axe routier Tuléar-Morombe. A côté de ces centres-clés réalisant pour plus de 15 millions de francs de chiffre d'affaire, les autres villages où se rassemblent des commerçants n'ont qu'un rôle secondaire (cf. tableau ci-dessous).

...

-
- (1) Il faudrait également ajouter à ce chiffre le nombre des boeufs achetés en dehors des marchés et exportés vers d'autres régions. Mais la connaissance et l'inventaire de ces transactions sont impossibles.
 - (2) Pour obtenir une approximation de l'exploitation du troupeau, il faudrait tenir compte non seulement des exportations mais également des abattages effectués par les bouchers locaux et des abattages cérémoniels, deux renseignements que nous n'avons pu obtenir avec précision. Nous pouvons néanmoins estimer à environ un millier le nombre de boeufs abattus en boucherie; celui des abattages cérémoniels restant impossible à apprécier.

Lieux d'implantation		Achats de produits locaux	Ventes de produits locaux et marchandises générales	
Plaine de Befandriana	<u>Befandriana</u>	5,8 millions Fmg	15,3 millions Fmg	
	<u>Antanimiheva</u>	7,4 "-"	11,1 "-"	
	Bekimpay	2,5 "-"	4 "-"	
	Adabomalinika	0,6 "-"	2,9 "-"	
	Andranomena	0,7 "-"	0	
Plateau de Beravy	Betsioky	0,2 "-"	4,1 "-"	
	Soahazo	0	2,9 "-"	
	Analamisampy	0	0,9 "-"	
	Ampasikibo	0	0,3 "-"	
Plaine d'Ankililoaka	<u>Ankililoaka</u>	3,7 "-"	18,0 "-"	
	Ambatolily	2,1 "-"	2,5 "-"	
Basse Manombo	<u>Ankilimalinika</u>	17,9 "-"	34,6 "-"	
	<u>Manombo</u>	0,3 "-"	16,5 "-"	
	Ankadobarika	0,5 "-"	0,3 "-"	
	Beroroha	0 "-"	0,4 "-"	

Cette hiérarchie au niveau des centres correspond également à une hiérarchie au niveau des commerçants. C'est en effet à Befandriana, Antanimiheva, Ankililoaka... que sont installés les principaux commerçants qui disposent des moyens financiers et matériels (camions) nécessaires à la collecte des produits locaux et qui jouent le rôle de demi-grossistes vis-à-vis des boutiquiers de brousse.

Cette différenciation entre commerçants est représentable à travers l'aspect des installations commerciales. Le demi-grossiste en général dispose d'une vaste boutique où s'entasse un échantillonnage extrêmement varié de produits manufacturés parmi lesquels dominent les tissus et les effets d'habillement. Derrière ce bazar souvent très animé se trouve une cour aux dimensions respectables, solidement clôturée, où, sous des

...

apprentis, sont stockés les produits collectés (manioc, maïs, paddy). Ces commerçants possèdent des moyens de transport et sont en relation directe avec les grossistes de Tuléar ou de Morombe auxquels ils livrent leur collecte ou commandent des produits d'importation. A l'inverse, le commerçant de brousse dispose d'un magasin de taille réduite où le nombre et la variété des produits en montre sont beaucoup plus restreints. Le stockage de la collecte se fait le plus souvent dans un coin du magasin et en général la boutique n'offre guère de signe de prospérité.

Il est important de noter que la presque totalité de ces commerçants sont d'origine pakistanaise. En effet, sur 20 collecteurs, 18 sont pakistanais et ces derniers achètent 98 % des produits locaux commercialisés (à l'exception du pois du Cap et des arachides). Au niveau du semi-gros aussi bien qu'à celui du commerce de brousse, la domination des Pakistanais est presque totale. Apparemment il n'en est pas de même au dernier niveau de la hiérarchie, c'est-à-dire pour le micro-commerce de brousse, car c'est là le seul domaine réservé aux Malgaches. Il s'agit en réalité de petites boutiques, souvent indistinctes des cases traditionnelles où sont vendus quelques produits de première nécessité (lait concentré, "paraky", sayon...). Ce micro-commerce n'a qu'une importance économique minime et en général il est encore dépendant des semi-grossistes pakistanais. On peut donc en déduire que l'ensemble du commerce privé de la région est organisé sur un modèle hiérarchique et totalement dominé par les Pakistanais.

Cette carte suggère également une autre remarque : dans tous les centres commerciaux la valeur de la collecte est toujours moins importante que celle des ventes. Ce déséquilibre entre achats de produits locaux et vente de produits manufacturé est un phénomène nouveau dû à l'intervention d'un organisme officiel d'achat des principaux produits de traite, c'est-à-dire pois du Cap et arachide.

En effet, jusqu'en 1964, la domination pakistanaise sur l'ensemble du commerce était totale et la traite des produits locaux constituait la base de leur système commercial. (cf. P.OTTINO Les économies paysannes malgaches du Bas-Manogky et l'économie commerciale pakistanaise dans le delta du Mangoky). Or depuis

...

cette date, leur domination a été mise en cause par la création du Syndicat des Communes de la Préfecture de Tuléar qui a reçu du gouvernement malgache le monopole d'achat du pois du Cap. Ne pouvant plus acheter la principale production commercialisable de la région, les Pakistanais perdaient de ce fait l'une des bases de leur système de traite. Outre ses effets sur le commerce pakistanais la création des Syndicats des Communes a considérablement transformé la vie économique régionale.

En s'attribuant le monopole de droit sur la commercialisation du pois du Cap et de fait sur celle de l'arachide, le Syndicat des Communes a mis en difficulté une bonne partie des commerçants pakistanais. Ceci est traduit par la fermeture d'un certain nombre d'établissements commerciaux. Ainsi à Bemoka où selon P.OTTINO, on comptait en 1959 deux boutiques pakistanaises, il n'y a aujourd'hui aucune. A Antanimihova, il en existe actuellement deux là où il y en avait trois en 1959. Il semble que ce phénomène a frappé plus durement les boutiques de brousse dans la mesure où ces dernières avaient moins de ressources. Lorsqu'il n'y a pas eu fermeture, l'intervention du S.C.P.T. a au moins provoqué une forte diminution des activités commerciales. Dans la mesure où l'un des intérêts de la collecte du pois du Cap était de se créer une clientèle, les commerçants pakistanais se trouvèrent dans la nécessité, pour maintenir cette clientèle, de faire porter leurs achats sur des produits jusqu'alors peu commercialisés. Ceci explique en partie l'importance des ventes de manioc (plus de 3 000 Tonnes), de paddy (716 T) et de maïs (760 T). Mais ce transfert des opérations de traite sur des produits auparavant considérés comme vivriers n'a été rendu possible que par la diminution de la production du pois du Cap consécutive à la création du Syndicat des Communes.

En effet la création du SCPT s'est accompagnée d'une série de maladresses qui ont découragé bon nombre de planteurs de pois du Cap. Contrairement à ce qui se pratiquait auparavant, le SCPT proposa un prix de campagne fixe et appliqué à toutes les zones productrices. Mais cet avantage indéniable du cours fixe fut en grande partie anéanti par le niveau trop bas du prix proposé de la campagne de 1964 (14 Fmg du Kg alors qu'auparavant les cours variaient entre 25 - 30 Fmg/Kg).

...

En outre le Syndicat des Communes ne pouvait avoir la même souplesse que le système commercial pakistanais. En cours de campagne les Pakistanais installaient des postes d'achat provisoires à proximité immédiate des zones de production, ce qui évitait aux paysans le problème du transport. Actuellement les postes d'achats du SCPT sont beaucoup moins nombreux et dans la mesure où ils ne sont pas mobiles une partie des frais de transport revient aux paysans producteurs.

L'un des buts de la création du Syndicat des Communes était de supprimer les prêts usuraires, pratique largement répandue et l'une des bases du système d'exploitation pakistanais. Or en supprimant ce système de prêt sans le remplacer par un autre, on enlevait à certains paysans gros propriétaires les moyens financiers nécessaires à la préparation de la campagne de pois du Cap, nouvelle cause de la diminution de la production. La principale source de revenu se tarissant pour les raisons que nous venons de résumer, les paysans ont dû accroître les ventes des produits, qui jusqu'alors, étaient peu commercialisés. Ceci a permis à une partie des Pakistanais de résister aux bouleversements introduits par le SCPT et de maintenir sous une forme moins brillante et moins lucrative la même économie de traite, la même exploitation du monde paysan. Les Pakistanais ont perdu le monopole de la collecte mais ils ont su développer la commercialisation de certains produits, ce qui leur permet de maintenir à leur profit le monopole du commerce de distribution.

2. Bilan des échanges

a) La collecte

En tenant compte d'une part des résultats de nos enquêtes (sujets à caution) et d'autre part des statistiques du Syndicat des Communes (très précis au contraire), nous pouvons estimer que la valeur de l'ensemble des produits collectés en 1967 dans la région s'élève à 126,5 millions de Fmg.

COMMERCIALISATION DES PRODUITS LOCAUX PAR ZONE DE PRODUCTION EN 1967

PRODUITS	POIDS TOTAL	VALEUR FMG	BASSE-MANOMBO	ANKILILOAKA	BERAVY	BEFANDRIANA-SUD
Pois du Cap	3 338,5 T	73 456 000	1 721 T 37 861 000 FMG	208 T 4 594 000 FMG	1 237 T 27 205 000 FMG	172,5 T 3 796 000 FMG
Arachide	499 T	10 569 000	-	52,6 T 1 131 000 FMG	128,9 T 2 770 000 FMG	317,5 T 6 668 000 FMG
Paddy	716 T	10 762 000	132 T 1 977 000 FMG	302,5 T 4 543 000 FMG	-	282 T 4 242 000 FMG
Manioc	3 160 T	17 845 000	1 480 T 8 778 000 FMG	455 T 2 716 000 FMG	21 T 157 000 FMG	1 204 T 6 194 000 FMG
Mais	760 T	6 319 000	351 T 3 131 000 FMG	4 T 28 000 FMG	5 T 30 000 FMG	400 T 3 130 000 FMG
Haricots	61 T	2 600 000	-	-	-	61 T 2 600 000 FMG
Lojy	4 T	59 500	-	-	-	4 T 59 500 FMG
Divers		4 926 500	4 758 000 FMG algues+coquilles	-	7 500 FMG 0,5 T (ricin)	161 000 FMG 3,7 T (oignons)
T O T A L		126 537 000	56 505 000 FMG	13 012 000 FMG	30 169 500 FMG	26 850 500 FMG

En nous référant au tableau ci-joint, nous voyons que le pois du Cap est toujours et de très loin la première source de revenu (58 % de la valeur des produits collectés). Les autres postes sont nettement moins importants mais nous trouvons cependant en deuxième et troisième position le manioc, et le paddy qui représentent respectivement 14 % et 8,4 % des apports en valeur, indice de la place que tiennent actuellement ces produits réputés vivriers dans l'économie monétaire (1). Ce phénomène permet aux Pakistanais une importante spéculation sur le paddy en particulier. En nous fondant sur les résultats de nos enquêtes, la région serait exportatrice de riz : 716 Tonnes de paddy soit environ 478 T de riz seraient exportés alors que les importations de riz usiné s'élèveraient à 429 T soit un solde positif de 49 T de riz (ce pour 1967).

Il n'en reste pas moins vrai que le système de collecte est dominé par le Syndicat des Communes qui, non seulement a le monopole d'achat du pois du Cap et des arachides, mais encore achète du paddy à Ankililoaka. Dans l'ensemble il effectue 67,5 % du chiffre d'affaire de la collecte. La totalité des produits qu'il achète est transférée à Tuléar où le pois du Cap est trié et conditionné pour l'exportation et les arachides vendues à l'huilerie. Les produits collectés par les Pakistanais ont en général la même destination (Tuléar) où ils sont vendus à des exportateurs ou à des entreprises industrielles. Seuls quelques commerçants de la plaine de Befandriana entretiennent des relations d'affaire avec Morombe (cf. tableau-ci-joint : courants commerciaux Tuléar-Morombe). Nous pouvons donc affirmer que notre région fait partie de la zone d'influence économique de Tuléar à l'exception de la plaine de Befandriana en partie orientée vers Morombe.

En comparant les deux cartes (Importance de la collecte et du commerce de détail et Collecte du pois du Cap et des arachides) nous voyons se différencier les sous-régions selon l'importance des ventes et le genre de produits vendus.

...

(1) Le manioc collecté est envoyé sur Tuléar d'où il repart vers le pays antandroy déficitaire. Une partie est cependant transformée en provende pour les animaux. Le paddy est vendu aux riziers de Morombe et de Tuléar.

- La Basse Manombo apparaît comme la principale zone productrice de pois du Cap et de manioc. Dans l'ensemble elle fournit 45 % de la valeur des produits collectés.
- La spécialisation de la plaine d'Ankililoaka dans le domaine de la riziculture se retrouve au niveau de la commercialisation (42% du paddy collecté). Hormis le paddy, ses autres ventes sont faibles et cette zone n'apporte que 10 % du total de la collecte.

COURANTS COMMERCIAUX TULEAR-MOROMBE

REGION DE PROVENANCE	D E S T I N A T I O N S			
	MOROMBE	TULEAR		
		Pakistanaï	S.C.P.T.	
Befandriana-Sud	9 042 000 FMG	11 382 000 FMG	10 464 000 FMG	
Plateau de Beravy	0	255 000 -	29 975 000 -	
Ankililoaka	0	7 435 000 -	7 247 000 -	
Basse-Manombo	0	21 109 000 -	37 801 000 -	
T O T A L	9 042 000 FMG	40 181 000 FMG	85 487 000 FMG	

- Les paysans de la vallée d'Androka tirent leur revenu presque exclusivement de la vente du pois du Cap et de l'arachide (24 % de la valeur de la collecte).
- Enfin, la plaine de Befandriana commercialise tout l'échantillonnage des produits mais en quantité relativement faible sauf pour l'arachide dont elle est le principal fournisseur (21 % de la valeur de la collecte).

Cependant, en mettant en relation la valeur de la collecte et la population de chaque zone, nous nous apercevons que la vallée de l'Androka est la zone la plus fortement intégrée dans l'économie d'échange (vente s'élevant à 3 400 FMG par personne). La Basse Manombo et la plaine de Befandriana occupent de ce point de vue une situation moyenne (2 000 FMG environ par personne), alors

que dans la plaine d'Ankililoaka les revenus de la collecte sont les plus faibles (1 800 FMG par habitant).

B) Le commerce de distribution

L'argent mis en circulation au moment de la collecte trouve très rapidement son utilisation dans l'achat d'objets manufacturés ou, en période de disette, dans l'acquisition de produits vivriers. Il suffit d'ailleurs d'observer le processus même de la collecte pour s'apercevoir que la monnaie ne joue souvent qu'un rôle secondaire. Par bien des aspects, la traite ressemble à une opération de troc. Aussitôt en possession de son dû, contrepartie de quelques kilogrammes de paddy ou de manioc qu'il vient de vendre au boutiquier, le paysan achète les produits dont il a immédiatement besoin. Si la somme est minime l'opération sera rapide et sans histoire, le paysan échangeant ses quelques pièces de monnaie contre un petit flacon de pétrole ou quelques paquets de tabac à chiquer. Si au contraire la somme disponible est plus importante, le client portera son dévolu sur un coupon de tissu ou un vêtement sur le choix duquel il hésitera et dont il discutera le prix. Mais la souplesse du commerçant d'une part et la pression de la nécessité pour le paysan d'autre part facilitent beaucoup la transaction. Le retour immédiat de l'argent aux mains du commerçant explique l'intérêt que présente pour ce dernier le système de la traite. En effet cette pratique lui permet d'effectuer presque simultanément une double opération commerciale sur laquelle il réalise des bénéfices conséquents et qui lui donne le contrôle de la circulation monétaire.

En réalisant notre enquête auprès des commerçants, nous avons essayé d'évaluer l'importance des ventes par grandes catégories de produits. Pour ce faire, nous avons distingué neuf groupes ^{de denrées} (cf. tableau ci-joint). Les résultats font apparaître l'énorme importance du poste tissu et habillement (44,8 % des ventes)

Viennent en seconde position les ventes de produits alimentaires (21,4 %) constituées essentiellement par du riz usiné écoulé en période de disette. Nous noterons également l'existence d'un poste "divers" où figurent des produits que l'on pourrait qualifier de luxe (machines à coudre, transistors, etc...). En définitive,

...

COMMERCE DE DISTRIBUTION : VALEUR DES VENTES PAR TYPES DE PRODUITS
ET PAR ZONES

(valeur en Millions de FMG)

ZONES	1	2	3	4	5	6	7	8	9	TOTAL
Basse - Manombo	4,0	1,7	0,8	2,1	0,9	13,6	2,8	0,2	4,7	30,8(1)
Plaine d'Ankililoaka	1,0	1,0	0,3	1,7	0,6	8,7	0,5	0,1	3,3	17,2
Plateau de Beravy	0,7	0,6	0,2	0,8	0,3	3,4	0,2	-	2,2	8,4
Plaine de Befandriana	6,0	1,5	0,6	2,7	1,1	12,9	1,2	0,1	3,7	29,8
Total régional	11,7	4,8	1,9	7,3	2,9	38,6	4,7	0,4	13,9	86,2
% par produits	13,6 %	5,6 %	2,2 %	8,5 %	3,3 %	44,8 %	5,4 %	0,5 %	16,1 %	100,0 % (1)

1) Produits alimentaires d'origine locale
(riz - manioc - maïs - lojy)

2) Aliments de première nécessité
(sel - sucre - huile ...)

3) Conserves alimentaires

4) Produits d'entretien

5) Ustensiles de ménage

6) Tissus et habillement

7) Outillage, quincaillerie

8) Fournitures scolaires

9) Divers
(maroquinerie - machines à coudre - transistor)

(1) Sommes auxquelles il faut ajouter 20,7 Millions de FMG que nous avons pu ventiler (soit un total global de 106,9 Millions).

cette répartition des ventes, comparée à celle que nous avons observée dans une région de la côte Est (1) permet de supposer que les paysans masikoro se trouvent dans une situation économique, relativement équilibrée. L'achat de produits alimentaires est sans doute nécessaire mais il n'accapare pas la majeure partie du budget et laisse quelques disponibilités monétaires pour l'acquisition de biens d'équipement. L'autoconsommation reste donc la base de l'économie paysanne et les ventes de produits vivriers correspondent en partie à un surplus (Valeur des ventes de produits vivriers : 37,6 millions et valeur des achats de ces mêmes denrées : 13,6 millions, soit un solde positif de 24 millions).

En conservant le quasi-monopole de la distribution les Pakistanais continuent toujours à drainer à leur profit non seulement les revenus de la vente des produits vivriers mais encore ceux de la commercialisation du pois du Cap et des arachides. En effet sur les 126,5 millions de Fmg de la valeur globale de la collecte, 106,9 millions de Fmg au moins reviennent directement aux commerçants.

En schématisant nous pouvons dire que l'économie régionale s'articule de la façon suivante. Le monde paysan autoconsomme une grande partie de ses productions et tire ses revenus monétaires de la vente de ses surplus de produits vivriers, du pois du Cap et de l'arachide, d'une partie de son cheptel et enfin des salaires perçus dans les concessions. La plus grande part de ces revenus est utilisée à l'acquisition de biens de consommation courante et de quelques objets d'équipements ainsi qu'au remboursement des dettes pour lequel les bailleurs de fonds pakistanais exigent des taux usuraires. Le solde revient au pouvoir public sous forme d'impôts et taxes diverses. En réalité, l'intégration du monde paysan à l'économie d'échange n'est que très marginale et l'intervention du Syndicat des Communes n'a guère bouleversé le système de domination du commerce pakistanais.

(1) Terroirs et économies villageoises de la région de Vavatenina - G. DANDOY, 1968, ORSTOM, Tananarive., 108 p. ronéo.

CONCLUSION

L'un des résultats majeurs de cette étude basée sur cartographie est certainement la distinction de petites unités sous-régionales définies à partir des composantes du milieu naturel et que nous avons retrouvées tout au long de l'exposé. Pour résumer d'une manière un peu simpliste peut-être cette démarche nous avons réalisé une carte de synthèse en privilégiant quatre critères, le milieu naturel, la densité, la riziculture et la production du pois du Cap. A chacune de ces données et pour chaque sous-région : nous avons attribué une valeur. C'est ainsi que le milieu naturel, considéré comme la combinaison du sol et de l'eau, éléments essentiels pour l'agriculture, a été qualifié de bon lorsqu'il offrait un fort pourcentage de sols alluvionnaires ou argilo-calcaires et d'importantes ressources en eau (cas de la Basse Manombo et de la plaine d'Ankililoaka). Lorsque l'un de ces deux éléments est moins abondant ou manque, il est qualifié de moyen (la vallée de l'Androka possède de bons sols mais n'a guère de ressources hydrauliques alors que dans la plaine de Befandriana l'irrigation est possible mais les sols paraissent de qualité moyenne). Les zones marginales du plateau de Beravy et de la plaine de Befandriana n'offrent de ce point de vue que des ressources naturelles médiocres. Nous avons également remarqué la concentration de la population sur les zones les plus favorisées par la nature (Basse Manombo et Ankililoaka où les densités sont supérieures à 50 habitants/Km²). Les cultures pratiquées accentuent cette différenciation entre sous-régions chacune étant spécialisée dans une ou deux productions.

D'autres critères pourraient s'ajouter à ceux que nous venons d'employer et ne viendraient que confirmer cette zonation. Seule l'impossibilité technique de multiplier les signes sur la carte ne nous a pas permis de faire figurer l'importance relative de l'élevage, la densité de l'occupation du sol ou la proportion de terrain immatriculé.

S'il nous a paru important d'aboutir à la délimitation de zones plus ou moins homogènes à l'intérieur de notre région c'est que nous pensons qu'une telle démarche est un préliminaire nécessaire à une intervention de développement. Or, comme nous l'avons

déjà signalé dans l'introduction, par cette étude, il nous était demandé de broser un tableau d'ensemble du milieu humain de cette région du pays masikoro, tableau destiné à préparer une intervention du ministère de l'agriculture en particulier dans la plaine de Befandriana où la découverte récente de l'artésianisme permet d'envisager l'extension des surfaces irriguées et la création de nouvelles ressources. En établissant et en commentant ces cartes, nous espérons avoir apporté aux responsables de ces opérations les quelques éléments de connaissance qui leur permettront de définir les buts à atteindre et les méthodes à adopter pour chacune des sous-régions.

Pour autant qu'il soit permis à un géographe de s'aventurer dans ce domaine, nous pensons pouvoir proposer quelques suggestions. Compte tenu de ce que nous avons pu affirmer dans les chapitres précédents nous estimons que les interventions devraient se concentrer de préférence sur les secteurs méridionaux, Basse Manombo et plaine d'Ankililoaka, où la valeur des sols, les ressources en eau et la forte densité de population nous semblent être des facteurs favorables. De plus une telle action nous paraît plus urgente mais également plus difficile dans ces zones où la structure foncière évolue rapidement et où la présence des concessions européennes marque profondément les mentalités.

Même si l'on peut considérer que dans l'ensemble cette région ne souffre pas d'un déficit de production vivrière, un des buts premiers de l'intervention serait, à notre sens, de rationaliser et d'intensifier les cultures traditionnelles, en particulier le maïs là où les sols s'y prêtent. En effet, les aléas climatiques pèsent lourdement sur l'économie locale et soumettent le paysan à une insécurité totale. A cette fin deux moyens peuvent être utilisés, d'une part améliorer le système d'irrigation, l'étendre et rationaliser la distribution et l'utilisation de l'eau, d'autre part donner aux paysans les moyens techniques d'accroître les surfaces cultivées. La divulgation des méthodes de culture attelée est d'ailleurs commencée mais elle se heurte à des obstacles sociologiques (les paysans n'acceptent pas d'utiliser leurs propres boeufs à la traction des charrues) et économiques (le coût de l'attelage et de la charrue est très élevé pour un budget paysan).

Les cultures commerciales, pois du Cap et arachide, pourraient retrouver l'importance qu'elles avaient il y a quelques années si les méthodes de commercialisation étaient améliorées et ce d'autant plus facilement que le prix d'achat du pois du Cap vient d'être fixé à un taux plus rémunérateur. La création de postes d'achat itinérants permettrait d'enlever au producteur la charge financière du transport de sa marchandise. A ce sujet, bien d'autres propositions pourraient être faites mais nous entrons ici dans un domaine qui n'est pas le nôtre.

L'introduction de nouvelles cultures est par ailleurs envisageable. Le coton, jusqu'à maintenant spéculation réservée aux concessionnaires européens, est susceptible de trouver des adeptes parmi les paysans masikoro. En dépit de l'a priori défavorable qui, aux yeux du paysan, accompagne cette plante du fait de son introduction par les concessionnaires européens, le coton pourrait s'implanter sur les zones de baïboho encore peu utilisées et même dans la plaine de Befandriana où des essais relativement satisfaisants ont déjà été réalisés.

Dans cet ensemble d'interventions nécessairement intégrées, l'élevage ne peut être négligé. Certes le risque est bien connu de voir les profits monétaires d'un surcroît de production s'investir dans l'élevage non sous forme d'amélioration des techniques mais tout simplement sous forme d'un accroissement du cheptel. De ce point de vue l'élevage jouerait un rôle de frein au développement. Cependant nous pensons qu'actuellement l'élevage n'est plus totalement étranger au calcul économique. Le rôle de réserve de valeur qu'il joue de plus en plus, phénomène dont les éleveurs sont conscients, permet d'espérer son intégration progressive dans l'économie d'échange.

Cependant toutes ces interventions destinées à accroître la sécurité alimentaire des paysans et ses revenus monétaires nous sembleraient inutiles si le système commercial actuel n'était pas remis en cause. Nous avons vu précédemment que le commerce pakistanaï, malgré l'intervention du Syndicat des Communes a su conserver le contrôle de la vie économique régionale. Très

bien adapté au contexte sociologique du monde paysan, il facilite la production par les prêts qu'il offre mais tire de cette situation de créancier des profits exorbitants. Le double monopole (du prêt et de la distribution) dont il dispose lui permet d'exercer une domination économique sans conteste qui inhibe tout processus de développement.

Avant de mettre un point final à cet exposé nous voudrions insister sur le fait qu'il s'agit d'une étude très rapide dans laquelle on peut relever de nombreuses lacunes. Ayant comme objectif de cartographier le maximum de phénomènes sur l'ensemble de la région, nous n'avons pas eu les moyens d'approfondir certains thèmes. Par exemple le dépouillement des archives relatives à cette région n'a absolument pas été fait, ce qui explique l'absence totale de l'élément historique souvent très révélateur. Nous n'avons par ailleurs pas eu l'occasion d'étudier en détail le système foncier traditionnel encore appliqué dans la majeure partie des villages. L'analyse des techniques culturelles des paysans n'a été abordée que très superficiellement. Par bien des aspects ce travail est donc incomplet et en conséquence un prolongement serait souhaitable. Nous pensons donc donner une suite à cette étude au niveau régional par une série de monographies portant sur deux ou trois unités villageoises. En outre il nous paraît nécessaire de faire intervenir le point de vue sociologique afin de compléter les données de base qu'apporte la géographie. La collaboration d'un sociologue au cours de cette deuxième étape de notre recherche permettrait de valoriser le travail du géographe.

LISTE DES CARTES ET GRAPHIQUES

CARTES

Introduction

- | | | |
|---|---------------------------|--------------|
| 1 | - Croquis de localisation | 1/10000 000e |
| 2 | - Calque de référence | 1/ 150 000 |

Chapitre I

A) Le milieu naturel

- | | | |
|---|---|------------|
| 3 | - Carte du milieu naturel | 1/ 150 000 |
| 4 | - Carte de la pluviométrie | 1/ 500 000 |
| 5 | - Plaine de Befandriana -
Carte de la végétation | 1/ 50 000 |

B) Le milieu humain

- | | | |
|---|---|------------|
| 6 | - Carte de l'implantation de la
population | 1/ 150 000 |
| 7 | - Carte de la densité de la popu-
lation | 1/ 5000000 |
| 8 | - Carte de l'infrastructure | 1/ 1500000 |
| 9 | - Cartes des aménagements hydro-
agricoles et des points d'eau | 1/ 150 000 |

Chapitre II

A) La production

- | | | |
|----|---|------------|
| 10 | - Carte de la production de pois
du Cap et d'arachides en 1967 | 1/ 150 000 |
| 11 | - Carte d'occupation du sol en
1954 (2 coupures) | 1/ 50 000 |
| 12 | - Carte d'occupation du sol en 1954
1967 (2 coupures) | 1/ 50 000 |
| 13 | - Carte foncière (3 coupures) | 1/ 50 000 |

Chapitre III

- Les échanges

- 14 - Carte de la collecte et du commerce de détail 1/150 000
- 15 - Carte de la commercialisation du pois du Cap en 1967 (Syndicats des Communes) 1/500 000
- 16 - La collecte du pois du Cap et des arachides en 1967 1/150 000
- 17 - Carte des marchés de bovidés 1/500 000

Conclusion

- 18 - Carte de synthèse 1/500 000

GRAPHIQUES

Chapitre I

- 1 - Pluviométrie d'Antanimiheva
- 2 - " " de Befandriana-Sud
- 3 - " " d'Ankaraobato
- 4 - Température d'Ankaraobato
- 5 - Coupe géologique entre Befandeva et Befandriana-Sud
- 14 - Poste de Befandriana-Sud : Evolution de la pluviométrie entre 1938-1965

Chapitre II

- 6 - Calendrier agricole de la région de Tuléar
- 12 - La riziculture dans les 16 villages enquêtés
- 13 - Structure du troupeau dans les 16 villages enquêtés

Chapitre III

- 7 - Valeur des produits collectés dans les quatre zones de production
- 8 - Marché de bovidés de Befandriana-Sud 1967
Provenance et destination des animaux vendus
- 9 - Evolution des prix de certaines catégories de bovins sur le marché de Befandriana-Sud en 1967
- 10 - Marché de bovidés de Befandriana-Sud 1967
Evolution du nombre des ventes par catégories de bovidés
- 11 - Les marchés de bovidés de la région Manombo-Befandriana. Importance des transactions par catégories de bovidés.

BIBLIOGRAPHIE

- ADER (R.L.) 1969 - Esquisse d'une histoire de Tuléar, in Bulletin de Madagascar, N° 272, Janvier, pp. 67-80.
- ALDEGHERI (M.) 1967 - Fleuves et rivières de Madagascar, ORSTOM, Section Hydrologie, in 8°, 47 p. ronéo, tabl., graph., cartes., bibliol.
- BESAIRIE (H.) & PAVLOVSKY (P.) 1951 - Etude géologique des feuilles Manera-Manombô, Bureau Géologique, Tananarive, N° 17, 29 p. ronéo.
- CASTANY (G.) 1967 - Projet "Eaux souterraines, Sud-Ouest Madagascar", Fonds spécial de l'ONU, 3 p. ronéo + IV annexes.
- CAYLA (V.) 1926 - Le coton à Madagascar, in Bulletin Economique de Madagascar, 1., pp. 131-152.
- DECARY (R.) 1943 - Le lac Ihotry, Extrait Bulletin de l'Académie Malgache., Nouvelle Série., T 25., 1942-43.
- DOMERGUE (Ch.A.) 1965 - Rapport sur la zone Masikoro. Ministère de l'Industrie et des Mines., Tananarive. 30 p. ronéo.
- FAGERENG (E.) 1947 - Dynastie Andrevola. in Bulletin de l'Académie Malgache., T 28., pp. 126-159.
- FRANCOIS (P.) 1968 - Budgets et alimentation des ménages ruraux en 1962. CINAM et INSREE., Paris., 4 vol., 123 + 287 + 242 + 47 p.
- GOUROU (P.) 1967 - Madagascar, carte de densité et de localisation de la population. Ed. CEMUBAC et ORSTOM., Paris.
- GRANDIDIER (A. & G.) 1908 - Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar. Vol. 4 : Ethnographie de Madagascar T.I.
- LAUFFENBURGER 1953 - Le pois du Cap à Madagascar. in Bulletin de Madagascar., n° 88-90-93-95.
- LESSARD (R.) 1967 - Exploration hydrogéologique par prospection electrosismique et forages du bassin de Befandriana-Antanimiheva (S.O. malgache) BRGM., 12 p., ronéo.
- MARTIN (P.) 1950 - Etudes hydrologiques et assèchement du Sud-Ouest Malgache. in le Naturaliste malgache., T II fasc. 2., pp. 91-94.

- MOLET (L.) 1958 - Aperçu sur un groupe nomade de la forêt épineuse des Mikea. in Bulletin de l'Académie Malgache., pp. 241-243.
- OTTINO (P.) 1961 - L'économie commerciale Pakistanaise dans le delta du Mangoky. IRSM Tana., in 4°, 112 p. ronéo.
- OTTINO (P.) 1963 - Les économies paysannes malgaches du Bas-Mangoky. Coll. L'Homme d'Outre-Mer., Ed. Berger-Levrault., Paris., 375 p., 6 cartes 19 croquis et 18 photos.
- PAVLOVSKY (P.) 1952 - Etude géologique des feuilles Morombe, Befandriana-Sud. Service Géologique-Tananarive., 21 p. ronéo.
- POISSON (H.) 1923 - Rapport de tournée à l'île Europa et Morombe et retour par terre via Manombo., in Bulletin économique de Madagascar., 2ème trimestre., pp. 131-141.
- POISSON (H.) 1923 - Rapport de tournée dans la vallée du Fiharenana et au pays bara (Août 1921). Annexe I : de Tuléar à Befandriana et Ankazoabo. in Bulletin économique de Madagascar., 2ème trimestre., pp. 119-128.
- SEGALEN (P.) & MOUREAUX 1949 - La végétation de la région de Befandriana. in Mém. ISM., série B. T II fasc. 2. 15p.
- SEGALEN (P.) & MOUREAUX 1950 - Notice de la carte pédologique du Bas-Mangoky (Sud-Ouest). in Mém. ISM., Série D., T II., fasc. I., 95 p.
- TOQUENNE 1899 - Etude historique, géographique et ethnographique sur la province de Tuléar. in Notes Rec. et Exp. pp. 101-116.
- TROUCHAUD (J.P.) 1965 - La basse plaine du Mangoky, Cahiers ORSTOM, Sciences Humaines., Vol. II., n° 3.

Etudes des problèmes posés par l'élevage et la commercialisation du bétail et de la viande à Madagascar, 1962, par LACROUTS MM. Tyc. BERTRAND, SARNIGUET et alt., Ministère de la Coopération, Paris, 2 T. 257 + 90 p. et annexes.

Note sur le développement de la production cotonnière à Madagascar; CFDT 1968.

TABLE DES MATIERES

	<u>Page</u>
<u>INTRODUCTION</u>	
A) <u>Conditions de l'étude</u>	1
B) <u>Méthodes suivies</u>	1
- 1ère étape	
- 2ème étape	
- 3ème étape	
C) <u>Remarques sur la valeur des données statistiques</u>	6
Chapitre I. <u>LE CONTEXTE PHYSIQUE ET HUMAIN</u>	
A) <u>Présentation générale</u>	8
B) <u>Les composantes du milieu naturel</u>	9
a) La topographie	
b) Géologie, hydrogéologie	
c) Le climat et le problème de l'assèchement	
d) L'hydrographie de surface	
e) Les sols et la végétation	
1) le bush	
2) la forêt tropophile sur terrains calcaires	
3) le couloir Manombo - Befandriana-Sud	
C) <u>Les hommes</u>	27
a) Volume, structure et évolution de la population	
b) Répartition et densité de la population	
D) <u>L'Infrastructure</u>	39
1) Les unités administratives	
2) Les routes et la circulation	
3) L'équipement social et l'encadrement agricole	
4) L'infrastructure commerciale	
5) L'infrastructure hydraulique	

...

PageChapitre II. L'OCCUPATION DU SOL. PRODUCTION ET ORGANISATION FONCIERE

- A) La production 46
 - 1) La riziculture
 - 2) Les cultures sèches ou temporairement irriguées
 - a) les cultures vivrières
 - b) les cultures commerciales
 - 3) Les concessions
 - 4) L'élevage
- B) L'organisation foncière 64
 - 1) Les structures foncières traditionnelles
 - 2) La juridication foncière officielle

Chapitre III. LA COMMERCIALISATION

- A) Les marchés de bovidés 76
- B) La collecte et le commerce de détail 79
 - 1) L'organisation commerciale et le Syndicat des Communes
 - 2) Bilan des échanges
 - a) la collecte
 - b) le commerce de distribution

CONCLUSION 91

Liste des cartes et graphiques 95

Bibliographie 97

Table des matières